

FIGARO

NOËL
1898

ILLUSTRÉ



COPYRIGHT, 1898, BY JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & CO.

ÉDITEURS

Le FIGARO, 26, rue Drouot + Jean Boussod, Manzi, Joyant & C^{ie}

24, BOULEVARD DES CAPUCINES, PARIS

Ayuntamiento de Madrid

Price 2 fr. 50



NOËL D'AFRIQUE

Vous autres, Parisiens, vous êtes trop distraits, pour que les belles fêtes, érigées comme des clochers dans la platitude du paysage, par des âmes plus simples que les vôtres, attirent vos yeux, de loin. Pour vous, une fête d'église, de tradition, c'est, un petit trait rouge sur le noir calendrier que chaque jour effeuille. Dans l'air, vous n'entendez pas les cloches : le bruit de Paris les couvre ; — elles ne branlent pas non plus dans votre souvenir : tant d'autres préoccupations de plaisir ou d'affaires, bourdonnent en vous.

Nous autres, gens de solitude, nous avons l'âme plus sonore. Quand on vit séparé du monde, on veut se relier à la pensée essentielle des hommes ; ce qui surnage alors dans la mémoire, ce ne sont plus les souvenirs de joie bruyante ou de pure badauderie, les cortèges de bœufs gras, les retours de Grand Prix, mais les anniversaires dont la trace est ancienne dans le passé de la race, ceux qui furent fêtés par les aïeux : un Quatorze Juillet avec ses drapeaux, — je l'ai célébré en plein Sahara, sur la dune, au milieu de quelques Chaambâa attentifs et qui ne comprenaient guère l'histoire que je leur contais ; — surtout, c'est un Noël, l'anniversaire qui n'est pas seulement une date religieuse, mais le symbole des meilleures joies qu'on goûte sur la terre.

Noël, la fête de l'Enfant, de l'être pur qui vient du ciel, qui apporte la paix dans ses mains et l'espoir dans ses yeux, où traîne encore une clarté d'en haut. Noël, qui est la fête des petits et la fête des grands, puisqu'il est la fête rayonnante des berceaux. S'il est vrai qu'un jour, — et je ne le crois pas, — s'il est vrai qu'un jour les hommes ne lèveront plus leurs visages vers l'Etre caché, pour déchiffrer sa volonté obscure, — s'il est vrai qu'ils se contenteront de marcher avec des regards attachés aux chemins de poussière et de boue, soyez sûrs pourtant que devant l'enfant au berceau, ils garderont le frisson du divin. Noël sera encore célébré sur la terre, quand tous les dieux seront morts. Rois et bergers viendront encore des quatre coins du monde pour s'agenouiller devant le mystère de la vie au berceau, de la faiblesse confiée à la tendresse de l'homme, devant l'espoir dans les langes. La dernière prière qui sera dite sur la terre sera murmurée sur la tête d'un enfant.

Voilà ce que l'on découvre au milieu de la solitude, quand on écoute parler son cœur. Tous, de temps en temps, nous devrions, comme dans un bon cloître, y faire retraite. Le lointain se recule tant, lorsqu'on a le loisir de regarder à travers les ogives des nuages ; l'âme devient un instrument si mélodieux, lorsque la cacophonie des grandes villes n'empêche plus d'écouter la musique intérieure !

Noël est si bien la fête de tous, que chaque race l'a habillé à la mode de son pays. Pour vous autres, gens du Nord, c'est un décor de neige. Le ciel est noir, les toits sont blancs. Ici là, quelques rouges-gorges sautillent, guettant pour y venir frapper du bec une fenêtre éclairée. Ferrés à glace, les chevaux passent, rapides fantômes, traînant les équipages muets. Les grelots sont comme enveloppés d'ouate ; les pas des promeneurs s'impriment sur la route, mais ils ne font plus de bruit. C'est la mélancolie d'un paysage de la lune. La terre est devenue un astre mort, que peuplent des ombres silencieuses.

Et, c'est si bien le regret de la lumière et de la bonne chaleur que les hommes du Nord portent en eux, qu'ils ont fait de Noël la fête de l'arbre illuminé et de la bûche flambante. Il faut se pencher pour apercevoir, entre les branches du sapin, la crèche où grelotte l'enfant de cire. Hélas ! comment sourire, quand il est nu par un si grand froid ! La neige est un mauvais linge, pour un nouveau-né. L'enfant en souffre, la branche du sapin étend une ombre de mélancolie sur son front qui devrait rayonner.

Soufflons sur ces brumes.

Noël nous surprend cette année sur la terre d'Afrique. Son retour coïncide avec la renaissance des agneaux et le reverdissement des prés.

Voilà tout un mois que nous le guettons du haut de la colline où notre ferme de colons est bâtie. En octobre, c'était, sous le ciel encore sans nuages, l'ondulation de la terre, fauve comme une peau de lion. Les troupeaux ne s'arrêtaient pas, quand on ouvrait les parcs et que pour boire, on les conduisait vers ces sinuosités de lauriers-roses qui dessinent les caprices du torrent. Mais les pluies diluviennes, bienfaisantes, nous ont assiégés dans notre bordj. Elles ajoutaient comme de nouveaux

barreaux à nos fenêtres grillées. Pendant toute une semaine il nous a semblé que le bâtiment qui nous abritait était un navire, balotté en pleine mer, roulé dans une trombe. Il n'y avait plus de ciel, il n'y avait plus de terre : il n'y avait plus que l'eau. Les chacals eux-mêmes qui, d'ordinaire, font cercle autour du bordj, dès que les ombres sont venues, dans l'espoir d'une proie qui finira par tomber dans leurs crocs, les chacals s'étaient terrés et ils ne sortaient plus de la brousse. Bêtes et gens, épeurés du bruit, nous vivions serrés les uns contre les autres, — tels les passagers d'une arche. Et justement, un beau soir, au moment d'entrer dans les ténèbres, les cataractes se sont arrêtées; l'arc-en-ciel a jeté son pont de lumière d'une montagne à l'autre. Dans un rayon oblique, nous avons eu la vision du printemps d'Afrique. Tandis que nous maudissions l'averse, il venait de nous tomber de Là-Haut. Quel réveil embaumé !

La route lointaine, la grande voie nationale que les sapeurs ont bâtie pour que les troupes y circulent, est toute piquée d'étranges petites fleurs. On dirait ces jeux d'enfant qui font des jardins dans le sable, avec des primevères arrachées sans feuilles, et enfoncées dans le sol jusqu'à la corolle. Derrière le bordj, il y a une vallée où je galoppe deux heures, dans un champ d'iris jaunes. Ce matin-là, le soleil s'est levé pour moi seul, des fleurs se sont ouvertes pour mettre un tapis d'or sous les pieds de mon cheval. Nous avons poussé devant nous jusqu'à ce que, dans la chaleur montante, le parfum de cette vie fleurie m'enivrât si fort, qu'il a fallu se jeter de côté, dans les rochers, pour ne pas s'engourdir dans une ivresse mortelle.

Chemin faisant, j'ai noté au passage un petit pin d'Italie, une pauvre graine apportée par quelque ouragan. Elle a germé dans une anfractuosité de roc. Il me semble que ce pin a poussé



là, par la volonté de cette Providence particulière qui, dans les belles histoires, met, tout justement, sous la main des Robinsons les richesses naturelles qu'ils désirent.

En effet, pendant les jours d'attente où la pluie nous faisait prisonniers, il a été décidé que, dans la plus grande salle du bordj, on érigerait un arbre de Noël. Les enfants ont battu des mains, et, tout de suite, chacun s'est mis à l'œuvre. Les boutiques nous manquent pour acheter les jouets qui sont la floraison magique de ce sapin privilégié. Mais, quand la nécessité est là, comme chacun s'ingénie ! On pendra à cet arbre de Noël des couteaux avec des gaines de bois soigneusement ouvragées, que nos femmes ont achetés dans des gourbis kabyles et que, depuis longtemps, elles cachent, comme de rares cadeaux, au fond de grandes armoires. Et nous de notre côté, nous nous sommes procuré, Dieu sait comment, ces bracelets d'argent, ces mystérieuses boucles dont la Musulmane dit, quand on lui en propose l'achat : « Mes bijoux ? Comment veux-tu que je te les vende ? C'est moi-même... »

Pour les enfants, il y aura des œufs de toutes les couleurs, des oranges hâtives, que l'on ira cueillir dans un pli de torrent, où elles ont mûri à l'abri des pierres. Il y aura de belles brides de bourricot en cuir rouge, de petites chéchias en drap pourpre, de surprenantes ceintures couleur d'arc-en-ciel, et des sabots, que tous les petits réclament pour aller faire visite aux agneaux, les jours où il pleuvra. Ajoutez à ces merveilles les objets extraordinaires que des prisonniers de la pluie peuvent fabriquer avec du papier et des ciseaux, et vous comprendrez que nous sommes impatients de fêter Noël, quand il lui plaira de se lever, au crépuscule de décembre, ainsi qu'un hôte blanc que des cris de joie signalent à l'horizon.

Donc, huit jours avant l'anniversaire, nous étions prêts à

parer le sapin comme une chasse et comme une vitrine d'arquebusier. Mais l'arbre lui-même se dressait encore sur une pente du Djurdjura. Il fallait l'aller quérir.

Quand on ne sait comment s'y prendre, en pays d'Afrique, on envoie tout d'abord chercher un bourricot. Ce bon petit âne, gros comme les rats qui jadis trainèrent le carrosse de Cendrillon, est, en Algérie, un être aussi fantastique, par son extraordinaire puissance, que ces nains dont on parle dans les contes allemands et qui, sans salaire, par bonté d'âme, pour la satisfaction de leurs énergies secrètes, passent leur vie à travailler pour les hommes.

Parmi les petits génies à longues oreilles qui nous aident à cultiver la ferme, il y en a un que le métayer espagnol, fort irrévérencieux de la foi du prochain, appelle, par dérision, « Mohamed ». Nous autres, gens de tolérance, nous le nommons tout simplement « Grisas ». C'est un animal d'une patience et d'une habileté extraordinaires. Il est capable de grimper le long de pentes où un chat français s'userait les griffes. Dans sa jeunesse, il a porté sur son échine un rouleau de grandes routes, ses deux femmes et leurs enfants. On ne lui connaît d'autre défaut que de se coucher parfois au passage du torrent, avec sa charge et son cavalier. Mais quoi ? Le Prophète n'a-t-il pas ordonné aux croyants de faire des ablutions complètes chaque fois que la bienveillance d'Allah en fournit l'occasion au voyageur ? Grisas, dit « Mohamed » est, sur cet article, ferré comme un Moquaddem. C'est lui qui va chercher le pin dans la montagne et le rapporte triomphalement, sur son dos, dans un « couffin » plein de terre. Les enfants ont couru à sa rencontre aussi loin que leurs jambes le permettent. Et comme Moha-

med-Grisas n'est pas beaucoup plus haut que la brousse, comme il y plonge même parfois jusqu'à la pointe de ses oreilles, c'est une chose vraiment fantastique de voir ce pin d'Italie qui a l'air de s'en venir tout seul, poussé par un vent favorable, en effleurant de ses racines la tête ondoyante des myrthes et des jujubiers.

La fabrication des bougies — pardon, des chandelles — a été une autre occasion de divertissement.

En pays d'Afrique, on ne s'éclaire guère aux flambeaux. La lumière vous arrive des grandes villes dans des petits bidons de pétrole qui, une fois vides, se transforment en seaux ou, remplis de terre, en assises de maisonnette. Ils sont une des grandes ressources du colon isolé. On les emploie à tout, comme le bourricot. Pour faire des chandelles, nous savions où trouver de la graisse ; nos moutons n'étaient pas loin, et encore que la

brebis algérienne ne soit pas dodue, elle fournit de quoi éclairer raisonnablement une famille, lorsqu'après les grandes fatigues de la transhumance on lui a donné deux mois de repos, sous un hangar, à l'abri du vent targui.

De vieux mirlitons qui ont perdu leur papier doré et leurs belles devises d'amour rimées servent de moule au suif. Nous fabriquons ainsi une cinquantaine de chandelles qui ne promettent pas seulement de nous bien éclairer, mais encore de faire flotter, dans la salle du Bordj, une authentique odeur de crèche, l'illusion d'un troupeau de moutons venu sur les pas des bergers d'Évangile.

A cette heure, je souris de la naïveté de nos préparatifs. Et pourtant ils nous ont donné tant de peine que nous nous sommes refait des âmes d'enfants pour attendre, avec nos chers petits, le triomphe de Noël.

Il n'a pas fait faillite à notre espoir. Nous sommes



là, deux ménages, jeunes encore, à mi-chemin entre les espoirs que donnent les fils déjà grandissants et les souvenirs des fiançailles, liés, tous quatre, par le travail quotidien, par les préoccupations que l'on a ensemble, par l'effort que, dans la solitude, on fait de tout cœur les uns vers les autres. Et, en regardant tourner la ronde qui est notre couronne, nous songeons que tout ce que l'homme crée de plus rare, il le forme dans l'amour, avec l'espoir des longues durées, des récoltes bénies qui seront moissonnées par les mains qui n'ont pas semé. Et nous aimons à penser que ces yeux d'enfants verront encore pousser les arbres de la ferme naissante, quand les nôtres seront fermés. Nous aimons les lignées invisibles derrière ces enfants si chéris qui, dans les temps, tourneront autour d'autres arbres illuminés, enchaîneront la grande ronde qui relie les Noëls défunts aux Noëls à venir.

« Il est né, le Divin Enfant !
Sonnez cloches et musettes ! »

Sur cet air-là, toutes les races que l'eau a purifiées ont mis les paroles de leur désir. Si bien donc que, successivement, nous les entendons en français, en italien, en espagnol, en anglais, voire en allemand et en sabir ; car, de patries bien diverses, nous sommes venus vers ce coin de la terre, réunis comme des passagers de navire, pour une traversée de durée inconnue, sur l'Océan de nos jours.

« Il est né, le Divin Enfant ! »

Oui, il est né, tout récemment, dans la maison. Il a encore

les membres soulevés par la pose de son long sommeil dans la ceinture de sa mère ; ses mains se ferment encore, ses yeux n'ont pas fini de s'ouvrir. Il est l'enfant de lait, heureux, quand la vie maternelle qui ne l'enveloppe plus tout entier, lui coule par le bout du sein jusqu'au cœur. On l'a posé à côté de l'arbre, sur une vraie crèche, avec de la vraie paille et de vrais agneaux, des petits, bélants comme lui, nés hier, blottis dans la chaleur de la crèche. En passant devant ce Jésus, la ronde se brise ; les enfants s'agenouillent pour baiser les mains et les cheveux. Et, dans l'obscurité de la grande salle, les chandelles tremblantes au bout des branches du pin, semblent vraiment de petites étoiles qui s'inclinent pour saluer le Roi du Monde.

Derrière la haie des enfants, nous nous pressons, nous aussi, pour lui sourire, au petit Roi du bordj. Il est si placide dans son triomphe. Le métayer espagnol est debout à côté de sa femme, de sa bonne femme, toujours en noir, maigre comme lui, maigre comme leur patrie montagnarde, comme elle, dessinés en lignes sobres, avec une ardeur dans les yeux qui n'est pas de ce monde et semble s'exhaler vers le ciel, dans ce commencement d'extase où le paradis s'entr'ouvre pour les simples de cœur.

Près d'eux le valet de bœufs, un solide Romain à face de légionnaire, frôle tout doucement, de sa joue bien rasée, la joue de la servante niçoise — (ils se sont mariés depuis). Autour se pressent d'autres faces, si boucanées, si brûlées du soleil, si ravagées par les fièvres anciennes, qu'on ne saurait dire si elles sont d'hommes ou de femmes, d'Européens ou d'indi-



QUEL ÉBLOUISSEMENT POUR EUX... (page 229)

gènes, le sol ayant fait d'eux ce qu'il a voulu, le soleil d'Afrique les ayant marqués de son sceau d'or.

Soudain les chiens kabyles qui, autour du bordj, montent une garde perpétuelle, donnent de la voix. Le fermier espagnol va voir quels visiteurs nous arrivent. Défiant, il ouvre d'abord une lucarne. Il revient et dit :

« C'est votre voisin El-Hadj avec ses fils... Abd-el-Kader avec son chameau et Négro avec son père. Je vais leur dire de passer au large... »

— Mais non!... Qu'ils entrent... »

Hors de la brousse, dans le large espace que nous avons déblayé et qui sert de terrasse au bordj, ils débouchent, procession solennelle. Le premier, le vieil El-Hadj, c'est-à-dire le « pèlerin », le « saint », celui qui est revenu de La Mecque; d'une main il s'appuie à son bâton, de l'autre, au bras de son fils aîné. Trois jeunes gens aux yeux très brillants, aux barbes très noires, aux jambes nues, suivent avec des propos rieurs. Par-dessus leurs têtes, comme une proue de navire, se balance la tête somnolente du dromadaire. Abd-el-Kader est assis sur la bosse au-dessus du groupe. Il les domine tous de ses vêtements couleur de chaux vive comme une coupole de marabout.

Derrière l'animal antédiluvien, poussant le « Heu ! heu ! » guttural des conducteurs de bêtes, Négro, effacé comme un homme qui, dans les veines, a une pinte de sang noir, s'avance avec modestie.

Depuis plusieurs jours, ces gens observent nos démarches, cachés derrière les clôtures de leur gourbi. A nos allées et venues ils ont deviné la fête qu'on prépare; ils ont été intrigués par le transport de l'arbre, et, comme des grands enfants qu'ils sont, deux fois curieux à cause de la naïveté et de la solitude, ils n'ont pas résisté au désir d'approcher de notre porte dans l'espoir qu'elle s'ouvrira et qu'on leur montrera un mystère.

Ils ne sont pas venus sans présents. Un des fils d'El-Hadj porte un « couffin » plein d'oranges. Abd-el-Kader enfume mystérieusement dans les pans de son burnous quelques œufs frais teints avec du henné. Ils avancent avec circonspection, un peu défiants, tout de même décidés à voir.

Je vais au-devant d'eux sur le seuil. « Entrez, mes amis. »

Ils se confondent en baises-mains et en vœux. Nous nous félicitons au nom de Dieu.

Ils me demandent : « Tu célèbres, toi aussi, la Fête des Agneaux ? »

— Tout de même, mes amis, puisque c'est la fête de l'Enfant Nouveau-Né. »

Ils rient; ils montrent leurs dents blanches; ils se font des politesses de prêtres pour entrer dans la salle du bordj.

Quel éblouissement pour eux ! A la vue de l'arbre, fleuri de belles lumières, une peur superstitieuse les prend; ils la dissimulent. Il ne convient point que de vrais croyants laissent paraître leur émotion devant des « roumis ». L'admiration même est malséante. Ils se frôlent, ils chuchotent entre eux. Mais, parti de leurs rangs, un bon éclat de rire les met à l'aise. C'est Négro qui vient d'apercevoir l'enfant nouveau-né.

Le « Jésus » avait réclamé sa mère et justement elle ferme son corsage. Elle est encore assise au bord de la crèche, dans la paille, avec le nouveau-né sur les genoux. Et déjà, l'homme à figure noire est à genoux devant elle; il est le plus pauvre, il n'a rien à offrir : il baise les pieds nus. Puis, c'est Abd-el-Kader qui s'incline. Il fait don de ses œufs teints de henné. Puis El-Hadj offre ses pommes d'or. Tous maintenant ils sourient, les bons croyants. Leur barbe remue, leurs bras enveloppés de laine gesticulent. Pour un instant, ils ont oublié les mauvaises idées de vengeance ou de haine que la corde en poils de chameau emprisonne dans leurs fronts étroits. Ils sont bien les revenants des temps écoulés, les Mages qui manquaient à notre Noël d'Afrique, les pèlerins qui vinrent par le chemin brûlant, apporter leurs hommages à l'innocence. Et lui-même, vieux témoin des heures bibliques, voici que le dromadaire, inquiet de l'abandon, se prend à se lamenter sur la terrasse.

Dites ? A Paris comme au désert, chaque année, célébrons une Fête de l'Enfant !

Toutes les races, toutes les religions, toutes les classes, tous les partis, les haines séculaires seront, une heure, oubliés. L'innocent qui vagit dans le berceau oblige à s'unir, pour la ronde, des mains qui ne se serrent jamais.

HUGUES LE ROUX.

(Illustrations de Alfred Pâris.)



L'Ironie de la Destinée



...Ainsi, mon grand-oncle Jean-Baptiste, qui s'était engagé à dix-huit

ans, qui avait fait toutes les campagnes de l'Empire,



pris des canons et des drapeaux,



perdu un bras à Friedland,



une jambe à la Moskova,

Par Louis Morin



qui, dans tous les pays, avait mêlé les myrtes aux lauriers et conquis autant de
cœurs que de places fortes,



et qui avait reçu la croix des mains de l'Empereur,



est mort, à la veille de passer général, à Puiseaux (Loiret), de la coqueluche!



L'HIVER

*C'est l'Hiver. — Adieu les chansons !
Sans asyle qui les protège
De la bise et de ses frissons,
Les oiseaux ont fui les buissons.
Il neige !*

*Les arbres au squelette nu
Portent des dentelles de givre,
Et, compagnon jadis connu,
L'ennui monotone est venu
De vivre.*

*Roulant de l'ombre à ses essieux,
Le soleil hâte son quadrigé ;
Et, le ruisseau silencieux,
Où ne descendent plus les cieux,
Se fige.*

*L'aube, sans couleurs et sans chants,
Au bord du ciel monte peureuse
Et, morne, à l'horizon des champs,
L'abyme rouge des couchants
Se creuse.*

*Les pas craquent sur le chemin
Que mai remplissait d'allégresse,
D'églantines et de jasmin,
Où, triste comme hier, demain
Se presse.*

*— Pourquoi, loin du foyer vermeil
Où Noël vient avec Décembre,
Et dont le feu, toujours pareil,
Emplit de son menteur soleil
La chambre,*

*La chambre où monte lentement
L'âme tiède des fleurs de serre,
Où, frileux et plus tendrement,
Notre cœur, contre un cœur aimant,
Se serre,*

*Celle qui, sous le vent brâmant,
De dentelle sombre est coiffée,
Hâte-t-elle son pas charmant,
Enfouie en son vêtement
De fée ?*

*O, grâce de la charité !
— C'est qu'en quelque obscure demeure,
Sans feu, sans pain et sans clarté,
Il est quelque déshérité
Qui pleure !*





LE PRINTEMPS

*Fête deux fois carillonnée,
Sous le matin, Printemps du jour,
Les oiseaux fêtent le retour
Du Printemps, matin de l'année.*

*Et, devant la frondaison,
Sang clair mêlé de clartés blanches,
Sur les pommiers noirs l'horizon
Verse de roses avalanches.*

*Sous des cils tremblants de roseaux,
Rouvrant sa paupière de givre,
La source chante et fait revivre
La gâité du ciel dans ses eaux.*

*Déjà, d'une invisible Flore,
L'âme troublante des parfums
Monte dans l'air où flotte encore
L'ombre des calices défunts.*

*Sous l'herbe que la Primevère
De ses mille tons vient teinter,
La libellule entend tinter
A son flanc ses ailes de verre,*

*Et les clochettes des lilas,
Précédant l'angélus des roses,
Joyeusement tintent un glas
A la fuite des jours moroses.*

*— Viens, de ton beau rêve suivie,
Vers ces deux Printemps, à ton tour,
Printemps de l'an, Printemps du jour,
Jeunesse, Printemps de la vie !*

*Car, pour la beauté seulement
De la Femme en sa fleur récente,
S'épanouit l'enchantement
De la Nature renaissante.*

*Il n'est grâce qui ne soit pas
Des siennes l'esclave fidèle,
Et l'oiseau, lui-même, n'a d'aile
Que pour suivre, en volant ses pas.*

*Toute fleur à ses pieds s'effeuille ;
L'iris tend son cœur velouté
A sa main pour qu'elle le cueille...
Mais, voyez la fatalité !*

*— Idylle immortelle qu'achève
L'immortel sujet de nos pleurs, —
Le pommier n'est encor qu'en fleurs
Que déjà s'y tend la main d'Eve !*





L'ÉTÉ

*La plaine sommeille au chant des grillons,
Haletante au vent chaud qui la caresse,
Et comblant le lit rugueux des sillons,
L'or encor debout des moissons s'y dresse.
La plaine sommeille au chant des grillons.*

*Le soleil flamboie aux cimes des arbres
Et, dans le grand parc aux jets d'eau lassés,
Fait étinceler la blancheur des marbres.
Criblant l'air vibrant de ses traits pressés,
Le soleil flamboie aux cimes des arbres.*

*Le retrait est doux du grand parc ombreux
Au seuil vert fleuri de roses trémières,
Du grand parc bordant le chemin poudreux,
Où les frondaisons filtrent la lumière.
Le retrait est doux du grand parc ombreux.*

*Un bien-être obscur, en nous, se recueille,
Un rêve nous prend en son fin réseau,
Au silence où tremble à peine une feuille,
Au calme que trouble à peine un oiseau :
Un bien-être obscur, en nous, se recueille.*

*Sur nos yeux se tend un voile vermeil
Portant, en ses plis, des visions roses,
Et le doux Léthé d'un menteur sommeil
Y verse l'oubli des tableaux moroses.
Sur nos yeux se tend un voile vermeil.*

*Une seule image y demeure enfin :
Une femme aux cils fermant la paupière,
Aux sombres cheveux, au visage fin,
Assise le long d'un socle de pierre.
Une seule image y demeure enfin :*

*Une femme assise en sa longue robe
Dont le pli trainant, — caprice inhumain —
Sous sa gaine souple, à nos yeux dérobe
Un pied que nous fait deviner sa main.
Une femme assise en sa longue robe.*

*Sa main nonchalante est de fleurs remplie,
De fleurs s'entr'ouvrant sur de noirs pistils,
Pavots endormant la mélancolie,
Au poison caché dans leurs cœurs subtils.
Sa main nonchalante est de fleurs remplie.*

*Des pavots encor, du sol s'élevant,
Et dont l'ombre fait les fleurs taciturnes,
Ouvrent leurs grands cœurs, pareils à des urnes,
Aux cendres des dieux qu'emporte le vent!...
Des pavots encor, du sol s'élevant.*

*— L'Été sous les bois a perdu sa gloire,
Quand moururent Pan, Faunes et Sylvains :
Des nymphes, du moins, rends-nous la mémoire,
Femme, antique honneur de ces temps divins !
Grâce à toi, l'Été garde un peu de gloire !*





L'AUTOMNE

*L'Automne a chargé ses fuseaux
D'or sombre et de mélancolie.
Les feux morts d'une Aube pâlie
Rougissent à peine les eaux,
Et, dans les bois que le vent plie,
Se tait la chanson des oiseaux.*

*Sous un vol de jaune feuillée
Disparaît le vert du gazon :
En réseau noir, à l'horizon,
Se tend la forêt dépouillée,
Et monte de chaque maison,
L'âme des tisons réveillée.*

*Des chrysanthèmes chevelus,
— Fleurs sans parfums, fleurs sans tendresse, —
Seule encor la tige se dresse
Le long des sentiers superflus,
Dans les jardins où la caresse
Des amoureux ne descend plus.*

*Ah ! sous les cieus sans hirondelles,
Et dans les jardins sans amour,
Pour charmer la longueur du jour,
Accourez, souvenirs fidèles,
Où passent encor, tour à tour,
Des frissons de baisers et d'ailes.*

*— C'est leur bruit qu'écoute, en rêvant,
Sous l'arbre à l'absente ramée,
Celle qui, tristement charmée,
Et ses beaux cheveux clairs au vent,
Revoit la place bien aimée
Où l'Amour l'attendit souvent.*

*Cependant que ses mains lassées
Défendent sa robe aux longs plis
Du souffle amer où les oublis
Veulent emporter ses pensées,
Pêle-mêle dans le roulis
Des feuilles par l'antan poussées,*

*On dirait que l'ombre d'une aile
Se penche sur son front charmant,
Que l'azur clair d'un lac dormant
Tressaille au fond de sa prunelle,
Et qu'elle retrouve, un moment,
L'ancien bonheur qui pleure en elle...*

*Chantez, mystérieux oiseaux,
Souvenirs dont elle est remplie ;
Sous les feux de l'aube pâlie,
Parle-lui, murmure des eaux :
— D'or sombre et de mélancolie,
L'Automne a chargé ses fuseaux !*

ARMAND SILVESTRE.

(Illustrations de Guillonnet.)





La Châtelaine Blanche

La rivière d'Osne n'est pas large, mais elle coule à pleins bords. Elle descend d'un haut plateau de cultures dont les pentes rocheuses ne se couvrent guère que de genêts ou d'arbustes épineux. La rivièrette traverse une ravine ; au delà, le sol se relève, les rochers reparaissent bizarrement superposés, formant une ligne de blocs pyramidaux vêtus de brousse que les gens du pays nomment les « Pointes ». Il y en a cinq, de hauteur inégale, qui sont comme les cinq doigts d'une main de géant. On ne savait en quel temps un seigneur avait décapité le sixième, le plus proche de la rivière, nivelé la pierre et planté là une maison forte. Une tour en restait debout, octogonale, à quatre étages, régulièrement percée de fenêtres en ogive, coiffée désormais d'un chapeau d'ardoises remplaçant la couronne de créneaux. M. de Cheviré y avait accolé un grand bâtiment de briques à deux étages, un troisième en lucarnes, dans un toit en pavillon flanqué à chacune de ses extrémités, sur les deux façades, d'une tourelle en encorbellement. L'entrée principale était par la tour ; la paix qui s'établissait par tout le royaume, grâce à l'administration du grand cardinal, sous le règne de Louis XIII, dit le Juste, avait permis de jeter sur l'Osne un pont dormant.

Le ciel était nuageux à peine, l'air tiède. Celle qu'on appelait la châtelaine blanche, noble dame Anne de Cheviré, invitée à la promenade par le charme d'un si beau jour, parut sur le pont. Elle était d'assez petite taille, fort ronde et pourtant légère ; elle avait un teint de lait qui donnait plus d'éclat à ses yeux de velours, rappelant la nuance des roses capucines ; des traits mignons et la joue grasse, des cheveux châtons. Elle portait un justaucorps de gros de Tours, de teinte délicate, du gris tourterelle, sur une jupe de damas violet, le grand fichu de guipures couvrant le sein, le feutre gris à plumes violettes assorties à la couleur de la jupe. Elle vint s'accouder au parapet du pont, regardant au-dessous d'elle le flot qui coulait. Sa rêverie, très vague, donna le temps de sortir de la tour à deux longs et larges escogriffes, hauts bottés, la rapière au flanc, l'arquebuse à l'épaule ; pourpoints de cuir et brodés au sein gauche, les armes de Cheviré, très vieilles, très simples : de sable à la croix d'or au chef dencché de gueules. Anne de Cheviré, rappelée à son dessein de promenade,

se mit à marcher devant eux. Ce cortège, ayant franchi le pont, s'engagea dans le chemin pierreux qui montait vers le plateau. Noble dame avait l'allure assez lente, les deux compagnons piaffaient dans l'empreinte de ses pas, jusque sur la traîne de sa jupe...

Quelques années auparavant, le bon seigneur de Cheviré avait rendu son âme à Dieu par l'entremise de son frère, le chanoine qui l'assistait à sa dernière heure. Il laissait cette fille, unique héritière ; le nom et les armes de Cheviré allaient disparaître à moins que, se mariant, elle ne les fit substituer à l'époux. Or elle avait vingt-sept ans, une répugnance très réfléchie pour le trompeur hyménée, un goût passionné pour l'étude. Le chanoine de Cheviré, appelé messire de Géréon, du nom d'un de ses bénéfices, avait fait de sa nièce une haute dame savante ; c'était grand sujet d'édification que de voir cet homme d'église et cette fille de lignée se délecter ensemble à la lecture des lettres de Cicéron. S'ils étaient las du latin, qu'elle savait autant qu'évêque de France, ils savouraient le miel des belles-lettres françaises dans les subtils écrits du sieur de Guez de Balzac, ou les sonnets de M. Voiture. Mais voilà que le chanoine, se tenant pour maître bien assuré de cette jeune âme ornée par ses soins, crut l'être aussi de la maison ; il se mit en devoir de la gouverner et noble dame Anne se rebiffa. Elle dit à messire de Géréon des choses déplaisantes et, par exemple, qu'elle entendait être seule maîtresse en son manoir comme le meunier en son moulin. Le chanoine dut céder la place et s'en aller reprendre, à la cathédrale de Nantes, sa belle stalle de chanoine. Anne de Cheviré restait seule, suivant sa volonté, en cette première de ses seigneuries, car elle en avait quatre autres : Saint-Mars, en tirant vers le Nord ; la Rouxière et Maumusson, en allant vers l'Est et, de l'autre côté de la Loire, le Grand-Boitreau.

La châtelaine blanche, suivie de ses deux arquebusiers, continuait de gravir le chemin caillouteux ; il n'y en avait pas d'autre, il n'était pas carrossable, Anne de Cheviré ne faisait donc pas la dépense d'un carrosse. Avait-elle à parcourir un long trajet, elle s'asseyait sur une belle mule noire du Poitou, rachetée de messire de Géréon, monture de prêtre et de femme. Enveloppée de cette brousse qui grandissait sur la pente et devenait un bois, le chemin n'était pas non plus bien sûr, dès que



tombait l'ombre du soir ; mais que craindre en plein midi ? Le soleil est un honnête luminaire qui disperse les malandrins. Si la dame de Cheviré avait commandé son escorte, c'était pour l'apparat, et aussi pour la bienséance, car elle allait rendre visite à M. de Châteaupanne, un seigneur célibataire, ce qui n'était pas sa faute. Ayant servi le roi dans toutes ses guerres, depuis l'âge de quinze ans, comment aurait-il trouvé le loisir de se marier ?

La mère de ce sieur de Châteaupanne, Adélaïde de Cheviré, n'écoutant point les avis de son frère, le bon seigneur du riche logis au bord de l'Osne, avait épousé un gentilhomme à la besace, et bientôt veuve, mourait à la peine. Que cela était loin, et quelle surprise pour Anne quand, le mois précédent, on lui avait annoncé que Monsieur son cousin l'attendait dans la grande salle du manoir ! Elle s'y rendit lentement ; la châtelaine blanche n'avait encore qu'un embonpoint léger qui, pourtant, ne s'accommodait déjà plus des mouvements rapides. Devant ses yeux étonnés, parut une manière de géant armé presque de toutes pièces : six pieds de haut, le corselet de buffle, le gorgerin d'acier, une prodigieuse rapière au côté, les éperons sonnants aux talons, — l'image vivante de la guerre. Sous le large feutre cruellement défraîchi, orné de plumes jadis écarlates, qui pendaient éplorées comme les branches d'un saule, la rude face carrée du gentilhomme d'aventures, cuite aux grands hâles, recuite au feu des bouteilles, évoquait une autre image. Justement la plus belle décoration de cette salle était sur la muraille du fond, une tapisserie flamande représentant la descente aux Enfers de l'Intempérance, escortée de bacchantes et de satires. Mais Anne de Cheviré ne prit garde qu'à la haute taille du visiteur et l'admira. Elle était obligée de lui parler les yeux levés, et sa voix se fit humble, très douce. Pour la première fois de sa vie, un homme lui en imposait.

Agénor de Châteaupanne, après vingt-trois ans de campagnes, se trouvait donc en humeur de prendre chez lui quelque repos, comme s'il eût été bien sûr d'avoir un chez lui. Il y avait eu vraiment, dans les temps reculés, un manoir de Châteaupanne ; une tour en subsistait, plantée au bord du plateau, entre un bouquet de bois et une vigne, pittoresquement découronnée et portant, au lieu de ses créneaux, une végétation de giroflées et de coquelicots qui commençaient alors de fleurir. A ce champêtre débris, le seigneur gueux de Châteaupanne, qui connaissait l'art d'accommoder les restes, avait accolé un pavillon de briques au toit gondolé d'ardoises, pour loger Adélaïde de Cheviré, sa nouvelle épouse. Une salle en bas, deux chambres en haut, de jardin pas un pouce ; la noble mesure avait les pieds sur un étroit promontoire sablonneux qui formait tout le domaine. C'était là que le formidable Agénor se tenait assis sur une chaise de paille, toujours en son habit de guerre ; sa rapière reposait sur une autre chaise. Le chemin montant à travers la vigne, qui était à sa cousine, comme tout le canton, et contournant son ombre de bien, passait au pied de la tour fleurie. Du plus loin qu'il vit noble dame Anne, dont le pas se faisait plus indolent parce que l'ascension était rude et qu'elle y perdait un peu l'haleine, M. de Châteaupanne se leva, prêt à offrir la main.

Les deux arquebusiers demeurèrent au bord du chemin, en sentinelles. Châteaupanne avançait la meilleure des deux chaises, celle qui portait la rapière : « Allons, Victorieuse, faites place à ma belle cousine ! D'elle, rien ne peut venir que de bon ; vous, ma gaillarde, vous avez fait bien du mal ! »

Dame Anne se montra ravie de ces gasconnades : « Vous l'appellez Victorieuse ? Je crois bien, que, dans une main comme la vôtre, elle a dû porter de jolis coups !... Ça, mon cousin, il me semble que je tiens ma parole. Vous m'avez fait de nombreuses visites à Cheviré ; je vous avais dit : Je vous en rendrai au moins une.

— Et je n'osais croire que ce serait si tôt. Mon castel agreste n'est guère digne d'une princesse comme vous. Il est vrai que vous pouvez oublier ma misère en contemplant votre grandeur. Vous êtes chez moi, mais tout ce que vos yeux voient à l'entour, ces vignes, ces bois, ces prés jusqu'à la Loire, et, de l'autre côté, d'autres vignes, d'autres bois, tout est à vous. »

Et il aurait bien voulu que ce fût à lui. Pourquoi n'aurait-il pas commencé d'espérer ce beau retour de fortune ? La démarche de la châtelaine était faite pour encourager un compagnon moins hardi.

« Sans compter, reprit-il, un autre bien qui serait également vôtre, s'il vous plaisait de daigner l'agréez quelque jour...

— Un bien vivant, fit-elle avec un grand rire, — le bras du seigneur de Châteaupanne et le cœur qui bat sous ce buffle... Vous me l'avez déjà dit... je ne suis pas éloignée de penser, mon cousin, que ce pourrait être un bon cœur... Mais là, voyez ce soleil de printemps qui, pour nous contrarier ici, s'est avisé de chasser les nuages. Je ne le croyais pas si cuisant et, sotté que je suis, je n'ai pas pris de parasol. »



Châteaupanne se retrouva debout : « Vous autres, com-
manda-t-il aux arquebusiers, reportez bien vite ces sièges à l'intérieur du logis. Ma cousine, je crois bien posséder encore à-dedans deux ou trois autres chaises, mais elles pourraient être malades. Par la mort Dieu ! au service du roi, on ne gagne pas en vingt ans de quoi renouveler ses meubles. »

On peut gagner davantage au service des dames. Anne de Chevire offrait peut-être la véritable occasion de brusquer la bonne affaire.

Châteaupanne, en vérité, dépréciait ses richesses. C'était bien quatre chaises et non trois qui lui restaient ; deux n'avaient chacune que trois pieds. La décoration de la salle était à l'avenant : au fond, et face à la cheminée de pierre, un bahut de chêne criblé de trous par les vers, au point de faire croire que les portes avaient servi de cibles ; entre les deux fenêtres, un râtelier où le maître accrochait ses armes ; au milieu, une table portant un broc et deux gobelets d'étain ; dans un coin, de quoi les remplir, un tonnelet de vin reposant sur deux ais. La châtelaine blanche, en entrant, se remit à rire, ce qui parut de bon augure au grand Agénor. Voyant ce délabrement, elle n'avait eu que de la gaieté franche ; si elle n'eût pas été disposée à remettre en selle le beau cousin désarçonné si lamentablement, elle aurait donné des signes de pitié.

« Ma cousine, vous plaît-il de vous rafraîchir ? C'est ici, comme vous voyez, la chambre à tout faire, la salle de réception... et la cave. Acceptez ; ce sera boire ce qui est encore à vous, car votre bonne grâce a daigné m'envoyer ce vin mousseux de vos coteaux de la Rouxière.

— Je boirai, mon cousin, nous allons choquer nos... — comment faut-il dire ? ce ne sont pas des verres. »

Le broc étant plein, il versa. « Disons nos coupes d'amour ! Voulez-vous, ma belle châtelaine blanche ?

— Oh ! oh ! Monsieur de Châteaupanne !... »

Ils se regardaient. Les yeux gris d'acier du sire en-

traient dans les yeux bruns veloutés, ils violaient l'âme.

« Choquons seulement pour l'amitié », dit-elle.

Il but d'un coup, elle à petits traits. Il attendait qu'elle en eût fini. Elle posa son gobelet.

« L'amitié, dit-il, c'est froid, ce vin est chaud. »

La châtelaine blanche jeta un petit cri. Deux bras de fer l'enveloppaient. Le soudard la souleva et, la tenant à la hauteur de son visage, mit un baiser furieux sur cette bouche délicate qu'aucune bouche jamais n'avait effleurée. Elle se débattait, il la remit à terre.

« Monsieur de Châteaupanne, dit-elle, je ne vous ai pas donné le gage, vous me l'avez arraché. Il faut bien que je vous le laisse ! Si, de votre côté, vous veniez à le reprendre, ce serait félonie. Il ne doit pas être dit qu'un homme qui aura touché mes lèvres ne sera pas mon époux. »

Quelques moments après, elle s'en retournait vers Chevire, toujours bien escortée, toujours à petits pas, maintenant un peu tremblante, car des baisers émeuvent toujours ; et puis on ne change pas sa destinée sans quelque trouble de l'âme. La châtelaine blanche s'était juré de ne se jamais mettre au pouvoir d'un homme, par conséquent de ne se point marier, et voilà que ce fier serment s'envolait !

Sur son promontoire, M. de Châteaupanne tordait sa redoutable moustache, se félicitant au contraire, parce qu'il allait enfin pouvoir tenir la parole qu'il s'était donnée de ne jamais prendre que femme bien pourvue. Sa cousine l'était doublement, de belle chair blanche et de biens au soleil. Peste ! l'aimable vie auprès d'elle, longs sommeils, bonne chère, jolis écus sonnants, vin à flots, et du meilleur ! A ce tableau séduisant, une seule ombre : l'épouse était accoutumée à commander... Holà ! ce serait donc la bataille au logis !... Bas ! elle était amoureuse.

Tout entier à ses riantes pensées, il ne vit pas un homme qui, suivant la route sur la pente du plateau, longeait alors le pied de la tour fleurie. Pourpoint de velours brun, veste et culotte de panne, feutre sans plumes, point d'épée. Tout cela n'avait guère de mine, la rapière et le panache donnant surtout l'air noble à l'habit du temps. Le vieil homme — septuagénaire — s'arrêta fort interloqué devant le gigantesque sire, qui venait enfin de l'apercevoir et le regardait sans bienveillance, se di-

sant : « Qui est celui-là ? » — Il salua, découvrant une tête chenue : « Monseigneur de Châteaupanne daignerait-il m'accorder un moment d'entretien ? »

Le soudard fit claquer sa langue, comme s'il humait un pot. Ce « monseigneur » était savoureux : d'un geste il l'invita donc à entrer dans la mesure.

Le « moment d'entretien » fut long : deux bonnes heures. Le soleil baissait lorsque reparurent « monseigneur » de Châteaupanne et son visiteur.

« Entendons-nous bien, disait le grand Agénor. Point de surprise : vingt ans, honnête et saine !

— Un bon sang, une petite âme blanche, une agnelle.

— Qui a la fantaisie de devenir noble dame. Cela est d'un cœur bien placé. Nous disons : Votre Seigneurie de Belligné, puisque vous avez une seigneurie.....

— Sans être seigneur. Je suis un brave homme de marchand, pas davantage. Donc Belligné, qui vaut trente mille écus. Quarante mille autres argent comptant. Autant à revenir après moi, plus mes deux maisons de Nantes, et je suis vieux ; soixante-douze ans à la Pentecôte.

— Ce n'en serait pas moins une mésalliance », fit Agénor.

Et congédiant le tentateur : « Allez ! mon compère Malvoiseau, je verrai, je réfléchirai. »

Et c'est parce que le grand Agénor réfléchissait qu'il se fit attendre au manoir de Cheviré le lendemain. Il n'y parut pas les jours suivants. La châtelaine blanche ne concevant pas même la pensée que son beau cousin pût lui faire outrage, commença de s'alarmer. — Ça, que veut dire cette absence ? Il faudrait aller prendre nouvelles de M. de Châteaupanne. Lui serait-il arrivé malheur ? Aurait-il été rappelé tout soudain au service du Roi ? — Et l'un des estafiers qui portaient l'arquebuse courut sur le chemin rocailleux, entre le bois et la vigne.

A l'étrange nouvelle qu'il rapporta, on ne vit point pleurer les beaux yeux veloutés de la châtelaine ; mais on entendit sortir de cette bouche, instruite au bien dire par un homme d'église, un juron épouvantable. L'avait-elle appris de ce traître soudard ? Devant le messager stupéfait, Anne de Cheviré ajouta : « Il ne portera point cette vilénie en enfer ! »

Agénor de Châteaupanne, de vieille noblesse d'épée, dont les armes étaient d'azur aux trois croissants d'argent, allait épouser toute vive, mais point toute nue, la fille de maître Malvoiseau, le riche drapier de Nantes, qui donnait une dot évaluée à plus de deux cent mille livres ; il allait relever la seigneurie de

Belligné et commander le haut pays. Ce beau mariage serait célébré dans trois semaines tout juste, la veille de l'Ascension, qui tombait le 20 mai.

Ce jour-là, Anne de Cheviré fit seller sa mule noire ; tous les hommes à son service furent avertis qu'ils devraient suivre leur Dame. Ce supplément d'escorte allait se composer du jardinier et du majordome. Tous armés. A ces deux derniers, elle fit donner les vieilles arquebuses ; ses deux gardes ordinaires reçurent des mousquets, apportés la veille de Nantes.

Dix heures sonnaient à l'horloge de la grande salle quand sortit du château cette troupe de guerre qui, bientôt, joignit Châteaupanne. Tout y était clos et muet. Un moment après, on cheminait à travers les blés grandissants ; à droite, un bois en bordure. La châtelaine poussa tout à coup sa mule sous le couvert ; là, le sentier étant fort étroit, on alla un à un, le majordome le dernier de la file. Le sentier cessa, se heurtant à un petit mur qui était celui d'un cimetière. Au milieu, s'élevait l'église. De là partait un nouveau chemin, entre les cultures, sur un parcours de mille pas environ, jusqu'à de vastes bâtiments dont on distinguait mal l'ordonnance : de hauts pavillons, des maisons plus basses, des granges, des chaumières, un logis de maîtres, une ferme, un hameau. C'était Belligné, qui, tout à l'heure, allait être le bien d'Agénor de Châteaupanne, le menteur et le félon.

La châtelaine blanche vit le chemin se couvrir d'une troupe autrement nombreuse que la sienne. Là-bas ils devaient être cent, ici ils étaient cinq. Elle fit ranger ses hommes en bataille au ras du mur. Le cortège venait à grand bruit et en musique : en tête, deux violoneux tout enrubannés, que fortifiaient deux fifres ; aussitôt après, la mariée toute blanche, entre maître Malvoiseau son père, et le seigneur époux ; puis la parenté nantaise, ce qu'il y avait de plus cossu dans la corporation des drapiers ; enfin les gens de la ferme et ceux du hameau. Anne de Cheviré considérait ce beau spectacle du haut de sa mule, souriant, les dents serrées. Il venait, le soudard, insolent, le cœur en liesse, toute honte bue ! Elle savait bien pourquoi il lui avait préféré une Malvoiseau. La fille n'était pas beaucoup plus riche, mais cet argent bourgeois serait bien mieux à lui. Parbleu ! ce ne serait pas rendre un petit service à cette vilaine que de la faire veuve avant les noces !

L'appareil de guerre déployé face à l'église ne pouvait échapper au cortège ; le bel époux l'avait vu le premier. Agénor de Châteaupanne ne craignait pas d'être lâche envers une



femme, il ne l'était point contre les mousquets. La cousine bernée en voulait donc à la bonne vie qu'il avait su se faire sans son aide? Par la mort Dieu! il ne serait pas dit que Châteaupanne ne braverait point cette folle!

Comme il allait mettre le pied sur les marches montant à l'église, il fit volte-face et salua l'ennemie.

« A toi, Guillaume! » cria-t-elle à l'un de ses gardes.

Le mousquet de Guillaume s'abaissa. Dans le cortège de



noces, quel effroi! Il fallait voir fuir, en hurlant, les femmes et les drapiers de Nantes. Les hommes de la ferme, moins couards, firent mine de courir contre les gens de Cheviré, mais ceux-ci avaient encore trois armes chargées, et les paysans battirent en retraite à leur tour.

Sur les marches de l'église, le grand corps d'Agénor de

Châteaupanne gisait abandonné. Et la petite armée et la châtelaine blanche regagnèrent le manoir en bon ordre. Le soir même Dame Anne en repartit, allant à Paris, pour y faire valoir le droit de son honneur et plaider sa cause devant le roi Louis, dit le Juste.

(Illustration de Marcel Pille.)

PAUL PERRET.



Le train filait à toute vapeur. On approchait de Saumur. Olivier Sérane, mal réveillé, contemplait la campagne d'un gris indécis. Ses idées, encore confuses, couraient le long des fils du télégraphe, se brisaient à chaque poteau, fuyaient en déroute avec le paysage où peu à peu se levait l'aube.

Pourtant, il eut voulu se ressaisir, se fixer la ligne de conduite à suivre, car l'inconnu qui l'attendait n'était pas sans l'inquiéter. Mais chaque aspect, aperçu au vol, de cette terre dont tous les coins lui étaient familiers, lui donnait une petite secousse joyeuse. Et tout, le vert des arbres, le bleu du ciel, l'éclair d'une rivière, oui, tout se fondait pour lui en une délicieuse sensation d'allégresse : il se sentait, par tout son être, participer à la jeunesse du renouveau. Ces nuages roses qui se teignaient de seconde en seconde d'une pourpre plus vive, lui semblaient plus beaux qu'aucun de ceux qu'il avait admirés dans les splendides ciels d'Afrique ou d'Extrême-Orient. Quand le soleil parut et que sa flamme se répandit partout à la fois, Sérane crut voir un des plus jeunes soleils du monde, tant la vapeur molle qui baignait l'atmosphère s'éclaircit vite, tant l'air blond et limpide prit une pureté d'or fluide. La fraîcheur qui s'exhalait des prés, des bois, ce parfum d'herbe et de sève de la Touraine heureuse, Sérane les aspira avec volupté.

Doux, bien doux, ce retour au clocher natal après si longtemps... Famille éteinte, amis dispersés, que de bouleversements pendant ces dix années ! La terre seule n'avait pas changé ; elle l'accueillait de son sourire placide, de sa sereine beauté. Le blé comme alors levait dans les champs ; un frisson argenté courait à la pointe des tiges vertes, et la grande Loire, en son cours paresseux, emportait sur son miroir le reflet des maisons, les hauts peupliers des berges, tout un ruban de ciel et de nuages. Une vache qui, au passage du train, leva la tête, l'aboï perdu d'un chien, causaient à Sérane une émotion vague. Il s'attendait à voir des fleurs de haie, d'une blancheur de neige. Tout le mystérieux charme qui se dégage des plus élémentaires, des plus simples impressions de nature, le pénétrait. Alors, avec une joie presque anxieuse, il ne songea plus, si près de la revoir, qu'à Charlotte Dexpers.

N'était-ce pas elle qui, durant son exil, incarnait pour lui tous ces sentiments tenaces : souvenirs de jeunesse, mal du pays, grâce vivante des choses, prestige de la belle et bonne Française ? Charlotte ! ce nom magique lui vivifia le cœur ; il oublia son corps fatigué, les quarante ans inscrits en rides précoces sur son visage jauni, les lourds soleils du Tonkin, les fièvres.

Comme il avait pensé, là-bas, en sa résidence de Phui-Nam, à l'amie sage qui, mariée à un riche industriel et mère de grands

enfants, vivait sa calme existence en cet admirable décor de province ! Telle il l'avait laissée, telle il allait la retrouver, promenant ses robes blanches dans son parc des Clairettes, au murmure des fontaines qui jaillissaient des roches et emprisonnaient le jardin d'un filet d'eaux vives aux mailles étincelantes, une Madame Dexpers toujours jeune, toujours belle, entourée des siens, honorée de l'estime publique et aimée des pauvres.

Chose étrange, qu'après si longtemps il ne pût songer à elle sans que le cœur lui défaillit un peu. C'est qu'il l'avait aimée pendant des années, religieusement, cachant à tous et à elle-même son mal avec une pudeur douloureuse. Une seule fois il avait parlé, et cette minute avait décidé le sort de sa vie. Il avait deviné que Madame Dexpers allait peut-être l'aimer, l'aimait peut-être déjà au fond, tout au fond, mais en même temps il avait compris que jamais elle ne le lui dirait. Encore moins devait-il espérer que cette femme dévierait d'une seule ligne des hauts devoirs de famille qu'elle s'était tracés. L'espoir que leur courte et définitive explication lui fit concevoir, n'eut donc que la durée d'un éclair qui illumine le ciel et disparaît à jamais. Sérane reconnut combien il serait coupable en cherchant à troubler ce cœur qui voulait rester paisible, qui saurait, à force de pureté, le demeurer. Il admira cette dignité douce et grave, ce fier souci de l'honneur.

« Que dois-je faire ? » avait-il demandé à Madame Dexpers. Le regardant bien en face, elle avait répondu : « Partir ! » Il était parti. Héroïquement, il avait mis entre eux l'immensité des mers, dix ans de séparation. Les colonies avaient offert un but à son activité ; il était entré dans la haute administration, d'abord au Sénégal, puis au Tonkin. Et en vain s'était-il endormi et réveillé sous d'autres cieux, en vain avait-il connu des amours et des amitiés nouvelles, ni l'ambition, ni l'orgueil du commandement, ni l'effort de bien faire n'avaient réussi à lui faire oublier la seule femme qu'il eut jamais aimée. De loin en loin, ils s'écrivaient des lettres d'une correction parfaite, notifiant les grands événements, muettes sur ce qui désormais devait rester mort entre eux. Les années, en relâchant le lien d'affection qui les unissait, avaient ramené Sérane à une amitié sereine et apaisée. Guéri, il l'était ; quant à elle, nul doute qu'elle ne le fût depuis longtemps. Si elle avait tant insisté pour qu'il acceptât de venir passer quelques jours aux Clairettes, c'est qu'elle était sûre d'elle, c'est qu'elle était sûre de lui.

Un moment, il regretta presque d'avoir accepté si vite. Sait-on jamais si les plaies du cœur sont cicatrisées ? Il eut peur de la peur d'aimer encore Madame Dexpers. Si, en la revoyant, ces dix ans d'absence s'envolaient comme un seul jour ? Si de nouveau il ne pouvait supporter sans émoi la présence si chère ? Si

la vue de ce grand front lisse, de ces yeux lumineux, de ces cheveux d'or brun, de ce cou blanc et rond, de cette taille souple allait le faire encore souffrir.

Il éloigna cette obsession. Elle le poursuivait cependant, se mêlait à la trépidation martelée du train, au rythme de la course grondante. Et il se rappelait ses adieux, sur le quai de la gare, par un aussi radieux matin que celui-ci. Vêtue d'un costume gris d'argent, elle était venue avec son mari, un homme robuste, coloré, qui parlait haut, satisfait peut-être de ce départ. Leur fille Thérèse, fluette pour ses dix ans, tenait étroitement serrée la main de Séranes, qu'elle avait pris en affection. Les yeux très rouges, elle regardait les rails de cet air étonnamment pensif

visage. Ses cheveux étaient tout gris. Séranes avait en face de lui une autre femme, presque une vieille femme.

La sensation fut si brusque qu'il n'en ressentit pas tout d'abord l'intensité : ainsi la douleur d'un choc ne se propage pas immédiatement dans les nerfs. L'idée lui vint qu'il avait dû lui-même beaucoup changer, beaucoup vieillir. Sans cela, eût-elle hésité ? Cette constatation du ravage que le temps avait fait en elle, en lui aussi certainement, — oui, ses tempes jaunies, son teint de fièvre, ses moustaches sablées de cendre... allons ! il était vieux, pourquoi chercher à se le dissimuler ? — tout cela lui causa un désenchantement pénible, une tristesse d'autant plus poignante qu'il ne s'était pas attendu à se retrouver si différents.

Quelle naïveté pourtant ! La force de leurs souvenirs avait-elle pu suspendre le temps, arrêter la marche insensible des jours ?

Sans doute, Madame Dexpers souffrait, elle aussi, du malaise qui les refroidissait malgré eux, du vide qui suivait la première effusion. — Comment s'épancher ? ils avaient tant de choses à se dire ! — Troublée, et ne voulant pas le paraître, elle répondait sans suite à ses questions. Elle excusa son mari qui n'avait pu venir, retenu par une affaire importante. Ses fils allaient bien ; l'aîné allait passer capitaine ; Roger, sous la direction de son père, s'occupait de la fabrique. Quant à Thérèse, elle était là, elle les attendait au dehors avec la voiture, elle avait tenu à conduire elle-même.

Et Séranes la suivait, regardant mélancoliquement les petites boucles grises qui prenaient une grâce si effacée sur le cou très blanc ; la taille souple de Madame Dexpers n'exerçait plus sur lui la séduction si attirante d'autrefois. Se pouvait-il qu'il l'aimât moins, qu'il ne l'aimât plus de la même manière parce qu'elle n'était plus jeune ? Misère de notre cœur : quoi, le mirage de la jeunesse était donc ce qui l'avait ensorcelé en elle, de préférence à la beauté invisible de l'âme ? Non, non, une tendresse inattendue reflua, l'envahit : pour l'aimer autrement, il ne l'aimait pas moins. Amitié tendre, souvenir chaleureux, reflet de l'amour, qu'importait le nom du sentiment qu'il éprouvait ? Un respect mêlé d'attendrissement le gagna, l'inclina devant l'être noble qui avait vécu si dignement son lot de joies et de souffrances. Ah ! de souffrances aussi, probablement : chagrins de femme, tourments de mère ; chère, chère Madame Dexpers !

Ils sortaient de la gare. Elle dit : « Voilà Thérèse ! »

Debout, près d'un alean impatient dont le soleil lustrait la robe fine, une grande jeune fille souriait avec une grâce d'apparition. Elle portait un costume bleu d'roi, qui faisait valoir son corps svelte. Sous un canotier de paille, ses cheveux d'or brun en deux lourdes grappes encadraient un visage d'aurore, où deux yeux de lumière, une petite bouche ouverte sur des dents de nacre, brillaient du bonheur de vivre. Elle avait le beau front lisse de sa mère, son nez droit, son bas de visage ovale, elle avait tout le regard, le sourire, l'attitude qu'avait autrefois sa mère. La ressemblance était si saisissante que Séranes reçut un coup au cœur. Ce n'était pas Thérèse qu'il avait devant lui, mais Charlotte à vingt ans. Et cette Charlotte-là lui serrait les mains, avec une vivacité si juvénile, une expression si spontanée de joie qu'il en fut ému.

« Vous me reconnaissez donc, Mademoiselle ? »

— D'abord, appelez-moi Thérèse. Si je vous reconnais ? Comme si je vous avais quitté hier ! Est-ce qu'on oublie ses vieux amis ? »

Il sourit : « J'ai dû changer, pourtant. »

Elle répondit : « Et moi, m'auriez-vous reconnue ? »

— Sans hésiter, ... » et troublé, il se tourna vers Madame Dexpers en murmurant : « Cette ressemblance !... »

Elle souriait, avec une douceur grave et pensive d'automne, comme si, résignée, elle était heureuse de se voir revivre dans



qu'ont les enfants lorsqu'ils éprouvent des sentiments au delà de leur âge. Bien des fois, Séranes avait souri à ce touchant souvenir, et aujourd'hui encore il ressentait en pensée l'étreinte de la petite main moite. Mignonne Thérèse, portrait vivant de sa mère. Toujours, il l'avait associée à celle-ci dans sa mémoire. Jamais, dans ses envois de bibelots rares et de bijoux exotiques, il ne l'avait oubliée. Le train entraînait en gare.

Séranes, d'un bond irréflecti, se jeta vers la portière, dévorant du regard le quai où Madame Dexpers devait l'attendre, elle l'en avait prévenu. Point de robe gris argent comme autrefois, point de jeune femme aux yeux lumineux, point de petite fille aux jambes nues. Des visages anonymes. Mais voici qu'une élégante dame en noir, à l'écart, détournait les yeux de lui comme d'un étranger, puis l'observait plus attentivement...

Il étouffa un cri, se précipita ; deux mains pressaient les siennes : « Charlotte !... Madame, ... vous... »

Et Madame Dexpers lui disait : « Je suis heureuse, mon ami... »

Il la contemplait avidement et s'étonnait moins de ne pas l'avoir reconnue aussitôt. Les beaux trente ans de Madame Dexpers n'étaient plus ; elle avait maintenant un visage pâle et dévêlouté, où marquait l'invisible flétrissure de la quarantaine. Une maladie récente, dont elle n'avait pas cru devoir parler dans ses lettres, des chagrins peut-être aussi émaciaient son

sa fille. Sérane regarda Thérèse : elle semblait la fée du printemps. Se pouvait-il que les deux saisons de la vie se réunissent à ce point d'initiale fraîcheur, d'éclatante jeunesse ? Qu'avait-il devant lui, le présent ou le passé ? l'image nouvelle de Thérèse, ou Charlotte ressuscitée à la verdure du renouveau, Charlotte jeune fille, la Charlotte qu'il avait si religieusement, si passionnément aimée ?...

« Montez près de moi, dit la jeune fille. Mère préfère se placer derrière. Vous allez voir comme Trilby va filer. »

Dès qu'on se fut hissé dans la haute charrette, elle prit les rênes et le fouet. Trilby piaffa, s'enleva, partit en flèche. Les rues de Saumur, le pont restèrent bientôt en arrière. Déjà courait la campagne, au long du fleuve moiré d'argent. Sur le plein ciel, les côteaux où tournaient les moulins à vent profilaient

leur courbe harmonieuse. Arbres, maisons, bouquets d'îles découpaient dans l'air pur des contours d'une délicatesse infinie. Le grand paysage riait dans chaque feuille agitée, dans chaque vaguelette clapotante ; les berges, mangées d'herbes et de fleurs, s'allongeaient en tapis riche et l'on voyait de grasses prairies s'étendre à perte de vue. Le vent du trot fouettait les visages et Sérane, au vol, reconnaissait tous les détails de la route, ici la forge, plus loin cette rangée d'arbres centenaires. Des visages oubliés revivaient pour lui ; une vieille, sur le revers d'un talus, le regarda ; il prononça son nom, qu'il avait oublié pendant dix ans. Des souvenirs morts se réveillaient à un carrefour, le long d'un canal d'eau verte. Et c'était pour lui quelque chose d'exquis.

A pleins regards, à pleins poumons, il s'imprégnait de bien-être, et il ne se demandait pas d'où lui venait ce souffle salubre,



cette sève qui lui courait aux veines ? Du paysage ? ou de ces deux chères présences ? Il buvait à plein la minute heureuse, sans pouvoir se rassasier de rencontrer alternativement le regard en fleur de la jeune fille, le sourire fané de son amie.

« Les Clairettes, cher Monsieur, — Dexpers parlait, toujours aussi solide, grisonnant à peine, le teint empourpré par la bonne chère du déjeuner, — les Clairettes, vous le voyez, n'ont pas changé. J'ai respecté tous ces ruisseaux que ma femme trouve poétiques, et je n'ai utilisé qu'à la sortie du parc leur force motrice rassemblée en une seule chute d'eau. »

Il parlait de sa voix pleine, avec sa jovialité autoritaire, mais Sérane n'écoutait pas et regardait d'un air distrait le beau parc silencieux d'un vert intense où bruissaient les mille bouches de l'eau courante. Sérane n'avait d'yeux que pour Thérèse. Elle tenait sa mère enlacée tendrement, elle se retournait parfois vers lui pour sourire. Roger, le second fils, marchait devant en fumant un cigare. Il eut un petit redressement d'épaules :

« Mauvais pour les rhumatismes, cette humidité. Si maman m'en croyait... »

— Vous êtes des esprits prosaïques, dit Thérèse. N'est-ce pas, Monsieur Sérane, que vous trouvez cette fraîcheur charmante, après les coups de soleil des colonies ?

— Certes, Mademoiselle, charmante. »

Et comme, détachant son bras de la taille de sa mère, elle s'approchait de M. Dexpers pour l'embrasser, Sérane s'étonna d'être jaloux de cette pure caresse, reçue négligemment d'ailleurs par le gros homme. Et cependant, quelle câlinerie naturelle, quelle grâce intime prenait ce simple geste dans ce gracieux décor de paix et d'ombre. Elle racontait tout à coup une histoire de pauvre gens, cherchait, sans y réussir, à apitoyer son père sur leur compte, et Sérane écoutait avidement cette jeune voix dont chaque vibration lui caressait l'âme. Jusqu'au timbre qui, en plus clair, rappelait celui de Madame Dexpers. Mais déjà ce n'était plus Charlotte qu'il confrontait avec Thérèse ; ce n'était plus le visage fatigué de sa chère et loyale amie qu'il interrogeait, c'était celui de la jeune fille.

Thérèse, qui d'abord n'avait surpris son attention que grâce à cette ressemblance extraordinaire, déjà l'intéressait par elle-même, et s'il ne se l'avouait pas, c'est qu'il craignait de formuler cette impression ; elle n'en était pas moins pénétrante. De ces deux êtres, la mère et la fille, doués d'une attraction magnétique indéfinissable, la fille concentrait en elle tout le fluide et attirait comme un aimant. Sérane contemplait à présent Madame Dexpers avec calme, il pouvait lui parler sans émotion, lui répondre de sens rassis. Une amie, oui, plus rien qu'une vieille amie, voilà ce qu'elle était, serait désormais pour lui. Mais Thérèse... Il était comme un homme ébloui par le soleil, à qui il reste du feu sous les paupières, et qui voit de

l'or, du noir, du rouge, comme dans une ivresse de lumière.

Ressemblait-elle autant à sa mère qu'il l'avait cru d'abord ? Maintenant il remarquait des différences légères : elle avait la peau plus blanche que Madame Dexpers ne l'avait jamais eue, elle avait les yeux plus clairs, elle était plus grande ; et ces différences imperceptibles, Séranes, chose étrange, les recherchait les notait avec plaisir. Plus prompte aux réparties, plus gaie, éclatant sans cesse d'un rire frais — (Charlotte souriait, jadis), — Thérèse avait aussi l'esprit plus aventureux, plus dégagé des habitudes bourgeoises, des conventions de milieu. Séranes en eut la preuve, en voyant l'intérêt avec lequel elle le questionnait sur le Tonkin, les mœurs, le climat, l'existence ; elle s'écria même, après un récit de chasses :

« Oh ! je comprends qu'on aime vivre en ces pays-là ! Vous devriez m'emmener, Monsieur Olivier ! »

Puis elle rougit, en voyant l'impression très vive qui se peignait sur le visage de Séranes, et en surprenant un regard un peu triste chez sa mère.

« Oh ! maman ! ce n'est pas pour te quitter ! Je suis si heureuse avec vous tous. Je veux seulement dire que les voyages ne m'effraient pas. C'est si beau, l'inconnu ! »

Séranes fut heureux, sans savoir pourquoi, de l'entendre parler ainsi. Charlotte, autrefois, ne se fût pas exprimée de la sorte. Elle était plus réservée. Thérèse appartenait à une génération plus libre. Elle parla de voyages, de livres qu'elle avait lus, avec une verve originale qui le charma.

« C'est une vraie jeune fille, pensait-il, une vraie femme ». Et il ne s'apercevait pas que son idéal, incarné jadis en Madame Dexpers, se déplaçait. L'aurait si vif qu'il ressentait pour la jeune fille l'éloignait un peu de la mère. Nuances insaisissables d'attentions, de prévenances auxquelles celle-ci ne se trompait guère. Trop femme pour ne pas s'apercevoir du prestige que Thérèse exerçait sur Séranes, trop femme pour ne pas en souffrir peut-être au plus obscur d'elle, elle eut cette dignité de s'élever au-dessus de tout sentiment personnel, cette tendresse de songer au seul plaisir que sa fille éprouvait à causer familière-



rement, confiante, avec leur ami. Quoi d'étonnant ? Si jeune, si franche, si ouverte à toutes les idées, comment n'eut-elle pas séduit, fasciné même un homme de valeur ? Car Madame Dexpers plus que toutes les mères était fière de son enfant, dont elle avait su se faire une compagne. Elle savait bien que Thérèse, par son libre esprit, décourageait les soupirants médiocres, déjouait les cupidités amassées autour de sa dot. L'idée que sa fille ne trouverait pas de parti digne d'elle, parfois, la préoccupait. Quant à M. Dexpers, il ne comprenait rien à ces délicatesses et maugréait contre sa fille, trop difficile vraiment.

Mais Roger et son fils avaient achevé leurs cigares, proménésuf-fisamment leur digestion. Leurs affaires les réclamaient jusqu'au dîner à Saumur. Ils s'excusèrent. Alors, pour Séranes et les deux femmes commença vraiment l'intimité. Ils s'étaient installés dans la véranda. Devant eux, des buissons de roses du Bengale drapaient de flottantes verdure le parapet de la terrasse. On ne voyait pas la route, et le regard tombait au bord même de la Loire. Elle coulait immense, si lente qu'on ne distinguait pas le courant. Sa nappe lisse comme un miroir reflétait le grand ciel ensoleillé. A peine si l'eau se plissait d'un invisible afflux autour d'une île qui émergeait à plat, et dont le grand bouquet d'arbres trempait son reflet dans une ombre plus glauque. L'air était si pur qu'on entendait, mais à peine, le chuchotement des eaux vives du parc, et ce murmure était si insaisissable, si doux qu'il ressemblait encore à du silence.

Madame Dexpers avait pris un ouvrage. Elle tissait sur un métier de grandes fleurs et des oiseaux de soie. Un roman anglais se trouvait sous la main de Thérèse ; machinalement elle l'ouvrit. Séranes regarda le titre. C'était *l'Histoire d'une Ferme africaine*, par Olive Schreiner. Comme elle, il lisait l'anglais, il s'approcha ; leurs têtes se penchèrent sur le volume, et sans s'être accordés, d'un mutuel entraînement de confiance, ils se mirent à lire des yeux, ensemble. Mais ils ne parvenaient à saisir les mots qu'avec effort ; leurs pensées, comme deux rivières qui se rejoignent en un seul fleuve, les emportaient.

Thérèse éprouvait un trouble que jamais homme ne lui avait inspiré. Et c'était si brusque, si surprenant qu'elle se demandait si elle ne rêvait pas. Puissance mystérieuse de la sympathie : était-ce donc d'avoir souvent entendu parler de Séranes, d'avoir plus d'une fois rêvé à sa vie lointaine ? La petite fille, qui avait tant aimé cet ami sérieux, avait-elle donc grandi sans se douter que lorsqu'elle le reverrait, cet absent, elle serait portée vers lui du même cœur que dix ans auparavant, quand, le jour de son départ, elle lui étreignait la main, en regardant pensive la voie sur laquelle il allait s'embarquer et disparaître ? Quoi, si vite ! Quoi, sans autre miracle ? Il était venu, et voilà qu'il lui semblait qu'elle l'avait attendu toujours.

Et Séranes ? Il restait dans l'éblouissement. Le sort a de ces tournants qui déconcertent. Cette jeune fille, comment croire cela, c'était donc vrai ! d'un coup de sa baguette de fée, elle lui

avait fleuri l'âme. Quoi ! il osait l'aimer déjà, lui fatigué de corps et rassis d'esprit, lui, si jeune et si vieux à la fois, avec ses quarante ans soutenus par les nerfs, ses yeux bruns brillants de fièvre, ses tempes cendrées.

Mon Dieu, était-ce possible ? Ainsi, il avait été courir si loin

pour trouver, au retour, sur le seuil même de la maison qui s'ouvrait, riante, le bonheur le plus inespéré, le plus invraisemblable ! Ne devenait-il pas fou ? Et son cœur se mit à battre à coups sourds, tandis qu'elle et lui, sans lever les yeux, sans comprendre, lisaient ou croyaient lire, mais oubliaient de tourner les pages.



Madame Dexpers, alors, les contempla.

Elle les contempla d'un beau regard incisif, d'un de ces regards où tient l'intensité d'une et de plusieurs existences, regard indicible de méditation, où il y avait la douleur, la douceur d'un souvenir, des craintes et aussi des espoirs d'avenir, on ne sait quoi de fier, de profond, qui embrassait la réalité tout entière, regard courageux comme sa vie, pur comme sa conscience. Et ce regard les enveloppait avec tant de force, qu'ensemble Séranes et Thérèse relevèrent la tête.

« Maman ! » s'écria la jeune fille, et elle s'élança aux genoux de

sa mère, l'entoura de ses bras, la câlina avec une tendresse infinie.

Pourtant Madame Dexpers n'avait rien dit. Et Thérèse ne dit rien d'autre. Et Séranes ne parla point. Mais tous trois se sentaient les yeux humides, et ils souriaient, le cœur étreint d'un âpre et délicieux bonheur ; et quand Séranes et Thérèse osèrent se regarder, ils devinrent graves comme s'ils voyaient passer, dans un ciel prochain, l'Ange blanc des fiançailles.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

(Illustrations de de Feure.)



Par Camille Saint-Saëns

Assez modéré

PIANO

p *espressivo*

leggerissimo non legato

Agitato

cresc. *mf*

p poco a poco calmato

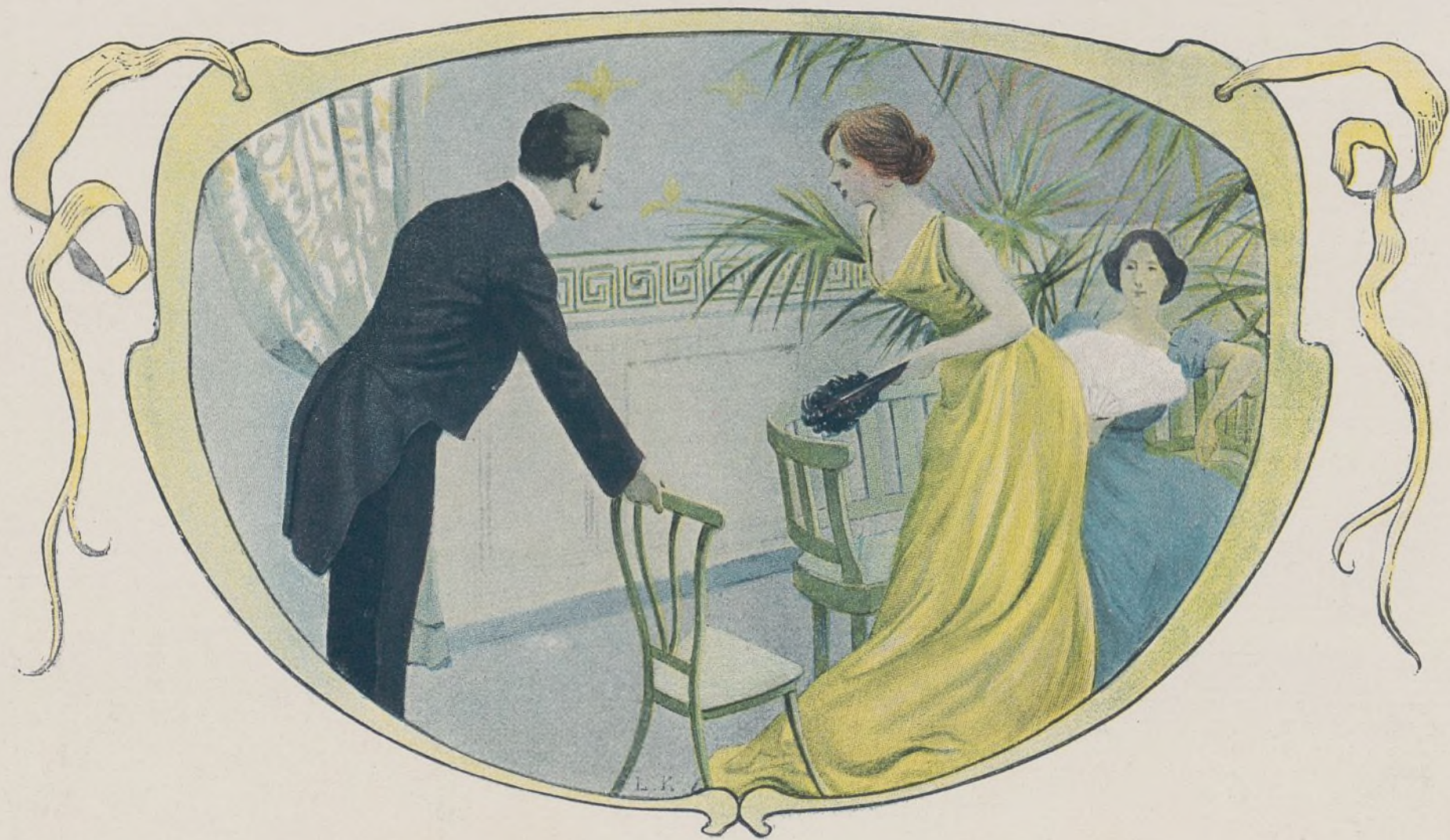
The musical score is for a piano piece in 3/4 time, key of B-flat major. It consists of five systems of music. The first system is marked 'Assez modéré' and 'PIANO'. The second system is marked 'leggerissimo non legato'. The third system is marked 'Agitato' and 'cresc.'. The fourth system is marked 'p poco a poco calmato'. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings.

8---
lusingando
leggierissimo
Agitato
cresc.
mf
mf poco a poco calmato
dim.
cresc.
dim.
dolce espress.
p
R
cresc.
mf

Musical score for piano, featuring six systems of staves. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. Key markings include:

- calando* (decelerando)
- rit.* (ritardando)
- a tempo*
- espressivo*
- dim.* (diminuendo)
- p* (piano)
- pp* (pianissimo)
- mf* (mezzo-forte)
- cresc.* (crescendo)
- f* (forte)
- pp* (pianissimo)
- poco marcato*
- Ped.* (Pedal)
- * ** (ornaments)
- 8* (octave)
- culon* (coulon)

N.-B. — Les notes marquées ⊙ doivent être touchées sans être frappées pendant que les étouffoirs sont encore levés.



Figaro illustré

1898

TABLES DES MATIÈRES

SOMMAIRES DES NUMÉROS

94. — JANVIER	
(NUMÉRO D'ÉTRENNES)	
<i>La Visite du Président de la République à l'Exposition de 1900</i> , par M.; photographies instantanées.	I
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS.	II
<i>Alphonse Daudet</i> , par FRÉDÉRIC MASSON; son portrait, par E. CARRIÈRE.	III
<i>Les Livres</i> , par T. G.	III
<i>Chez le Bonhomme Noël</i> , par R. COOLUS, quatre grandes compositions en couleurs de FIRMIN BOUYSSSET; seize photographies instantanées (la fabrication des jouets).	I
<i>La Leçon des Enfants</i> , par GEORGES RODENBACH; illustrations en couleurs de MAROLD.	9
<i>Automobile-Revue</i> ; texte et dessins en couleurs par FERDINAND BAC.	14
<i>Les Mages à Florence</i> , par ROBERT DE LA SIZERANNE; reproduction de tableaux de BOTTICELLI, de BENOZZO GOZZOLI et de GENTILE DA FABRIANO.	17
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : 1898, Calendrier, or et couleur, par CHALON. Menuet, par NICOLLET.	
COUVERTURE : <i>Au Guy l'an neuf!</i> par GUILLONNET.	
95. — FÉVRIER	
<i>Une Inconnue</i> , par ARSÈNE ALEXANDRE; reproduction d'un <i>Buste de femme</i> (Musée du Louvre).	V
<i>La « Svetlana »</i> , photographie instantanée, par M.	VI
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS.	VI
<i>Les Sports de la Glace aux Etats-Unis</i> , par M.; photographies instantanées.	VII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	VII
<i>La Dompteuse de Bois-Colombes</i> , par EDOUARD CADOL; illustrations en couleurs de LUNOIS.	21
<i>Chez Ménelik</i> , par GABRIEL BONVALOT; illustrations photographiques instantanées en couleurs.	28
<i>Les dangers du Symbolisme</i> , par JUDITH GAUTIER; illustrations photographiques instantanées de PUYO.	37
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : <i>La Leçon de Mandoline</i> , par DOMENECH. <i>La Bouquetière du Pont-Neuf</i> , par GEORGES GAIN.	
COUVERTURE : <i>Chasse défendue</i> , par CHIALIVA.	
96. — MARS	
(NUMÉRO SPÉCIAL. — ÉDOUARD DETAILLE.)	
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS et TRIANON.	X
<i>L'Armée française</i> , par M.; <i>un Alpin</i> , par EDOUARD DETAILLE.	XI

<i>Les Livres</i> , par T. G.	XI
<i>Édouard Detaille</i> , notice biographique, par THÉOPHILE GAUTIER FILS. Portraits de Ed. Detaille.	41
<i>Dans l'Atelier de Detaille</i> , par CHASSAIGNE DE NÉRONDE.	43
<i>La Défense nationale — l'Esthétique de Detaille</i> , par CHARLES LARROUMET.	48
<i>L'Armée du second Empire</i> , par MARCEL DE BAILLEHACHE.	52
<i>L'Œuvre Napoléonienne</i> , par FRÉDÉRIC MASSON.	55
L'illustration de ce fascicule est entièrement composée d'œuvres d'ÉDOUARD DETAILLE.	
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : <i>7^e Cuirassiers. Officier supérieur — 1807</i> , par EDOUARD DETAILLE.	
<i>Le Renseignement</i> , par EDOUARD DETAILLE.	
COUVERTURE : <i>Cheval-Légers lanciers (5^e régiment) — 1813</i> , par EDOUARD DETAILLE.	
97. — AVRIL	
(NUMÉRO SPÉCIAL. — LA TUNISIE.)	
<i>La Tunisie</i> , le Solet le Passé; les Berbères; Carthage — les Romains; la France.	62
<i>La Colonisation. — Comment on devient propriétaire. — Les Travaux publics</i>	75
Quarante-quatre illustrations, la plupart en couleurs: vues de Tunisie; photographies instantanées de monuments et de travaux publics; photographies instantanées d'exploitations agricoles, types indigènes, etc., etc.	
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : <i>Avant la Fantasia. Cavaliers Berbères.</i>	
COUVERTURE : <i>Femme Mauresque.</i>	
98. — MAI	
<i>Nos Gravures</i> , par M. S. M. <i>la Reine Victoria à Cimiez</i> , photographie instantanée.	XIII
<i>La Préface des Salons</i> , par T. S.	XIV
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS.	XIV
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XV
<i>Ateliers d'Artistes</i> , par FR. THIÉBAULT-SISSON: MM. LÉON BONNAT, JULES LEFEBVRE, HENNER, J.-L. GÉRÔME, CAROLUS DURAN, BENJAMIN CONSTANT, Madame MADELEINE LEMAIRE, M. BESNARD, FRANÇOIS FLAMENG, GUILLAUME DUBUFE dans leurs ateliers (photographies instantanées).	85
Reproduction en fac-simile en couleurs d'œuvres inédites de ces artistes: <i>Esquisse pour un portrait d'enfant</i> , par JULES LEFEBVRE; <i>Etude</i> , par HENNER; <i>Deux amies</i> , par Madame MADELEINE LEMAIRE;	

<i>Fragment de « Daphnis et Chloé » — maquette du Belluaire</i> , par J.-L. GÉRÔME; <i>Etude pour un profil de Madame Rose Caron</i> , par L. BONNAT; <i>Esquisse pour l'escalier de la nouvelle Bibliothèque de Boston</i> , par PUVIS DE CHAVANNES; <i>Esquisse pour le portrait de Madame de M.</i> , par F. FLAMENG; <i>Esquisse pour un portrait d'enfant</i> , par BESNARD; <i>Esquisse pour le plafond de la Salle des Fêtes à l'Elysée</i> , par G. DUBUFE.	101
<i>La Semaine Sainte à Séville</i> , par A.-E.-E. VINCENT; photographies instantanées, clichés de M. le comte TISZKIEWICZ.	
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : <i>La Guerre en Dentelles</i> , épisode de la Guerre de Sept ans, par J.-F. GUELDRY (double prime).	
COUVERTURE : <i>Printemps</i> , par Wm de LEFTWICH-DODGE.	
99. — JUIN	
<i>L'Histoire d'une Statue. Le « Balzac » d'Auguste Rodin</i> , par THÉOPHILE GAUTIER FILS; sept reproductions d'après les maquettes de Rodin.	XVII
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS.	XVII
<i>Les Livres</i> , par T. G.	XIX
<i>Mademoiselle de Noyan</i> , par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI.	105
<i>Les Chevaux et les Carrosses sous Louis XV (I)</i> , par L. VALLET; illustrations en couleurs de L. VALLET.	112
<i>L'Épingle à Cheveux</i> , scène japonaise, par FÉLIX RÉGAMEY; illustrations en couleurs de FÉLIX RÉGAMEY.	117
<i>La Confession d'un Pêcheur à la ligne</i> , par BOYER D'AGEN; illustrations de HEIDBRINCK.	121
FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS : <i>Au Manège</i> , par L. VALLET. <i>Sous la Tonnelle</i> , par CARL NYS.	
COUVERTURE : <i>Le Pesage</i> , par WOSTRY.	
100. — JUILLET	
<i>Le Dernier de Waterloo</i> , d'après le tableau de P. GROLLERON.	XXI
<i>Les Croquis du mois</i> , par LUTÉCIUS; <i>Le garden-party donné à Villepreux par M. Nagelmakers</i> ; photographies instantanées.	XXII
<i>La Légende de l'Ange noir</i> , par FERNAND MAZADE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.	125
<i>Un Combat de Béliers en Tyrol</i> , par HEINRICH NATTER, traduction d'AUGUSTE MARGUILLIER; illustrations en couleurs de VON SCHRETTTER.	129
<i>Le Fermier de Jouy</i> , par LOUIS MORIN; illustrations en couleurs de LOUIS MORIN.	131

- Le Figuier de Lilot*, par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de Madame CONSUELO FOULD 137
- Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898*, par ARSÈNE ALEXANDRE, reproduction d'œuvres de MM. ADLER, BOUCHÉ, DEWAMBEZ, L.-P. FÉLIX, GUILLON, JEANNIN, MICHIE, PRÉVOST-VALERI, SINIBALDI, UMBRICH, WERY. 141

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Roses d'Été*, par MICHEL LANÇON.
Dépêche-toi! par CHOCARNE-MOREAU.

COUVERTURE :

- La Moisson*, par GEORGE ROUX.

101. — AOÛT

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS. xxv
- Nos Gravures*, par M. — *La Madone*, attribuée à PIERO DELLA FRANCESCA (nouvelle acquisition du Musée du Louvre). — *Le Passage du Gué*, de JULES DUPRÉ (perdu dans le naufrage de *La Bourgogne*). xxvi
- Les Livres*, par T. G. xxvii
- Une Chevauchée du dernier des Coucy*, par GEORGES DE DUBOR; illustrations en couleurs de MARCEL PILLE 145
- Le Magicien et le Douanier*, dessin en couleurs de HENRY MAYER 152
- Athènes s'amuse*, par BERTRAND FAUVET; illustrations en couleurs, d'après la céramique grecque, par DE NOTOR 153
- L'Éternel Pèlerin*, par N. QUEILLIEN; illustrations en couleurs de Madame PAULE CRAMPÉL 157
- Le Costume féminin au temps des Précurseurs*, par EUGÈNE MUNTZ; reproductions d'œuvres de GHIRLANDAJO, BARTOLOMEO, PETRUS CRISTUS, CARPACCIO, etc. 161

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Tu vas tâter du martinet!* par P. TOUSSAINT.
L'Occasion fait le Larron, par CHOCARNE-MOREAU.

COUVERTURE :

- La Pêche aux Crevettes*, par ADRIEN MOREAU.

102. — SEPTEMBRE

- Nos Gravures : La Revue navale du 14 août au Havre*, par M. — « *Matri Meae* », tableau de M. LÉON-PIERRE FÉLIX, par ARSÈNE ALEXANDRE xxx
- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS. xxxi
- Les Livres*, par T. G. xxxii
- Les Aérostats aux Armées de la République*, d'après les mémoires du BARON DE SELLE DE BEAUCHAMP, illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH 165
- Les Chevaux et la Voiture sous Louis XV (II)*, par L. VALLET; illustrations en couleurs de L. VALLET 173

- L'Autre point de vue*, par MAURICE SOULIÉ; illustrations de JEAN VEBER. 178
- L'Ombrelle*, par GABRIEL MONTOYA; illustrations en couleurs de LUCIEN MÉTIVET. 180
- Une Chasse au Faucon en Angleterre*, par HENRI MALO; illustrations photographiques 181

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Femmes bigolantes de Venise*, par A. DURAND-LORIENTAIS.
Le Traîneau, par L. VALLET.

COUVERTURE :

- Nuit d'Été*, par JACQUES WAGREZ.

103. — OCTOBRE

- La Salle des Moulages au Musée du Louvre*, par M.; illustrations photographiques. xxxiii
- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS; photographie instantanée du lancement de la passerelle du pont Alexandre III xxvii
- Stéphane Mallarmé*, par ANTONIN PROUST; portrait de Stéphane Mallarmé xxxiv
- Les Livres*, par T. G. xxxv
- Le Combat de Nicopolis (1799)*, d'après les mémoires du Général CAMUS DE RICHEMONT; illustrations en couleurs de F. DE MYRBACH 185
- Les nouvelles acquisitions du Musée du Louvre*, par THÉOPHILE GAUTIER FILS; Portrait d'une jeune femme, de GOYA; Louise Brongniart, buste de HOUDON. 193
- Alpins de France et d'Italie*, par ARDOUIN-DUMAZET; illustrations photographiques en couleurs et dessins de LOUSTAUNEAU et de MARCHETTI 195
- Les Vacances d'Hector*, par GOGUËS; illustrations de DOËS 203

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Entre deux feux*, par G. MEYER.
Le Bouquet, par METZMACHER.

COUVERTURE :

- L'Automne*, par W. DE LEFTWICH DODGE.

104. — NOVEMBRE

(NUMÉRO SPÉCIAL. — FRANÇOIS FLAMENG)

- Les Croquis du mois*, par LUTÉCIUS. xxxvi
- Les Livres*, par T. G. xxxvii
- TEXTE :
- François Flameng*, étude biographique, par CHARLES DAUZATS 205
- L'Œuvre Napoléonienne de François Flameng*, par FRÉDÉRIC MASSON 208
- François Flameng peintre d'histoire et décorateur*, par GEORGES LAFENESTRE 214

- François Flameng peintre de portraits*, par GASTON JOLLIVET 220

ILLUSTRATIONS :

Ce fascicule est illustré de vingt-huit typogravures — dont la plupart sont en couleurs et plusieurs de grand format — reproduisant les principales œuvres de François Flameng : la GARDE MONTANTE; les JOUEURS DE BOULES AU QUARTIER GÉNÉRAL; le CAFÉ DE FRASCATI; la première idée du WATERLOO du Salon de 1898; des portions de la DÉCORATION DE LA SORBONNE et du GRAND-THÉÂTRE DE MOSCOU; et, parmi les portraits, ceux de S. M. L'IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE RUSSIE; de S. A. I. MADAME LA GRANDE-DUCHESSE WLADIMIR; de S. A. S. MADAME LA PRINCESSE YOUSSEPOFF; de MADAME LA COMTESSE DE KERSAINT; de MADemoiselle O. PASTRÉ; de MESDAMES LAVEISSIERE, ALBERT MENIER, etc.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

- Lanciers de la Garde (1809)*, par FRANÇOIS FLAMENG.
Aux Iles Borromées (Campagne d'Italie, 1796), par FRANÇOIS FLAMENG.

COUVERTURE :

- La peinture*, par FRANÇOIS FLAMENG.

105. — DÉCEMBRE

(NUMÉRO DE NOËL.)

- Noël d'Afrique*, par HUGUES LEROUX; illustrations en couleurs de ALFRED PARIS. 225
- L'Ironie de la Destinée*, dessins de LOUIS MORIN. 230
- Les quatre Saisons*, poésie d'ARMAND SILVESTRE; compositions en couleurs de GUILLONNET. 232
- La Châtelaine blanche*, par PAUL PERRET; illustrations en couleurs de MARCEL PILLE. 236
- L'Eblouissement*, par PAUL et VICTOR MARGUERITE; illustrations en couleurs de DE FEURE. 241
- Valse nonchalante*, par CAMILLE SAINT-SAËNS; illustrations en couleurs de KOWALSKI. 246

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

FORMAT 64 × 84 :

- Après la Charge (1807)*, par EDOUARD DETAILLE.
Le Pont au Change (Paris, 1750), par MAURICE LELOIR.

COUVERTURE :

- La bonne Fée*, par LUCIUS ROSSI.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTICLES

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

<i>Aérostats aux armées de la République (Les)</i>	102	<i>Costume féminin au temps des Précurseurs (Le)</i>	101	<i>Inconnue (Une)</i>	95
<i>Alphonse Daudet</i>	94	<i>Colonisation (La)</i>	97	<i>Ironie de la Destinée (L')</i>	105
<i>Alpins de France et d'Italie</i>	103	<i>Croquis du mois (Les)</i>	94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104	<i>Leçon des Enfants (La)</i>	94
<i>Armée du second Empire (L')</i>	96	<i>Dangers du Symbolisme (Les)</i>	95	<i>Légende de l'Ange noir (La)</i>	100
<i>Armée française (L')</i>	96	<i>Dans l'Atelier d'Edouard Detaille</i>	96	<i>Livres (Les)</i>	94, 95, 96, 98, 99, 101, 102, 103
<i>Atelier d'artistes</i>	98	<i>Défense nationale (La)</i>	96	<i>Mademoiselle de Noyan</i>	99
<i>Athènes s'amuse</i>	101	<i>Dompteur de Bois-Colombes (La)</i>	95	<i>Mages à Florence (Les)</i>	94
<i>Automobile-Revue</i>	94	<i>Eblouissement (L')</i>	105	<i>Magicien et le Douanier (Le)</i>	101
<i>Histoire d'une statue (L')</i> ; le « Balzac » d'Auguste Rodin	99	<i>Edouard Detaille, notice biographique</i>	96	<i>Médailles de la Peinture au Salon de 1898 (Les)</i>	100
<i>Autre point de vue (L')</i>	102	<i>Épingle à cheveux (L')</i>	99	<i>Noël d'Afrique</i>	105
<i>Chasse au Faucon en Angleterre (Une)</i>	102	<i>Eternel Pèlerin (L')</i>	101	<i>Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre (Les)</i>	103
<i>Châtelaine blanche (La)</i>	105	<i>Esthétique de Edouard Detaille (L')</i>	96	<i>Ombrelle (L')</i>	102
<i>Chevauchée du dernier des Coucy (Une)</i>	101	<i>Fermier de Jouy (Le)</i>	100	<i>Préface des Salons (La)</i>	98
<i>Chevaux et la Voiture sous Louis XV (Les)</i>	99	<i>Figuier de Lilot (Le)</i>	100	<i>Quatre Saisons (Les)</i>	105
<i>Chez le Bonhomme Noël</i>	94	<i>François Flameng, étude biographique</i>	104	<i>Salle des Moulages au Musée du Louvre (La)</i>	103
<i>Chez Ménelik</i>	95	<i>François Flameng peintre d'histoire et décorateur</i>	104	<i>Semaine Sainte à Séville (La)</i>	98
<i>Combat de Béliers en Tyrol (Un)</i>	100	<i>François Flameng, peintre de portraits</i>	104	<i>Sports de la Glace aux Etats-Unis (Les)</i>	95
<i>Combat de Nicopolis, 1799 (Le)</i>	103	<i>Gravures (Nos)</i>	98, 101, 102	<i>Stéphane Mallarmé</i>	103
<i>Confession d'un Pêcheur à la ligne (La)</i>	99				

Svetlana (La)	95	Valse nonchalante (musique)	105	Œuvre Napoléonienne d'Edouard Detaille (L')	96
Tunisie (La)	97	Visite du Président de la République aux tra- vaux de l'Exposition de 1900 (La)	94	Œuvre Napoléonienne de Fr. Flameng (L')	104
Vacances d'Hector (Les)	103				

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

ALEXANDRE (Arsène). Une Inconnue	95	GAUTIER FILS (Théophile). Edouard Detaille, notice biographique	96	MASSON (Frédéric). L'Œuvre Napoléonienne de Ed. Detaille	96
— Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100	— Les nouvelles acquisitions du Musée du Louvre	103	— L'Œuvre Napoléonienne de François Flameng	104
ANTONIN PROUST. Stéphane Mallarmé	103	GOGUËS. Les Vacances d'Hector	103	MAZADE (Fernand). La légende de l'Ange noir	100
ARDOUIN-DUMAZET. Alpains de France et d'Italie	103	JOLLIVET (Gaston). François Flameng, peintre de portraits	104	MONTOYA (Gabriel). L'Ombrelle	102
BAC (Ferdinand). Automobile-Revue	94	LAFENESTRE (Georges). François Flameng, peintre et décorateur	104	MORIN (Louis). Le Fermier de Jouy	100
BAILLEHACHE (Marcel de). L'Armée du second Empire	96	LARROUMET (Gustave). La Défense nationale L'Esthétique de Ed. Detaille	96	MÜNTZ (Eugène). Le Costume féminin au temps des Précurseurs	101
BERTRAND-FAUVET. Athènes s'amuse	101	LEROUX (Hugues). Noël d'Afrique	105	NATTER (Heinrich). Un Combat de Béliers en Tyrol	100
BONVALOT (Gabriel). Chez Ménèlik	95	LUTÉCIUS. Les Croquis du mois	94, 95, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104	PERRET (Paul). La Châtelaine blanche	105
BOYER D'AGEN. La Confession d'un Pêcheur à la Ligne	99	MALO (Henri). Une Chasse au Faucon en Angleterre	102	QUEILLIEN (N.). L'Eternel Pèlerin	101
CADOL (Edouard). La Dompteuse de Bois-Colombes	95	MARGUERITTE (Paul et Victor). L'Éblouissement	105	RAMEAU (Jean). Le Figuier de Lilot	100
CAMUS DE RICHEMONT. Le Combat de Nicopolis, 1799	103	M... L'Armée française	96	RÉGAMEY (Félix). L'Épingle à cheveux	99
CHASSAIGNE DE NÉRONDE. Dans l'Atelier d'Edouard Detaille	96	— Nos Gravures	98, 101, 102	RODENBACH (Georges). La Leçon des Enfants	94
COOLUS (Romain). Chez le Bonhomme Noël	94	— La Salle des Moulages au Musée du Louvre	103	SAINT-SAËNS (CAMILLE). Valse nonchalante	105
DAUDET (Ernest). Mademoiselle de Noyan	99	— Les Sports de la Glace aux États-Unis	95	SELLE DE BEAUCHAMPS (DE). Les Aérostats aux Armées de la République	102
DAUZATS (Charles). François Flameng	104	— La Svetlana	95	SILVESTRE (Armand). Les quatre Saisons	105
DUBOR (Georges de). Une Chevauchée du dernier des Coucy	101	— La Visite du Président de la République aux Travaux de l'Exposition de 1900	94	LA SIZERANNE (Robert de). Les Mages à Florence	94
GAUTIER (M ^{me} Judith). Les Dangers du Symbolisme	94	MASSON (Frédéric). Alphonse Daudet	94	SOULIÉ (Maurice). L'autre point de vue	102
GAUTIER FILS (Théophile). Autour d'une Statue ; le « Balzac » d'Auguste Rodin	99			THIÉBAULT-SISSON. Ateliers d'Artistes	98
				— La Préface des Salons	98
				VALLET (Louis). Les Chevaux et la Voiture sous Louis XV	99, 102
				VINCENT (A.-E.-E.). La Semaine Sainte à Séville	98

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ARTISTES

(Les chiffres en caractères gras indiquent les numéros des fascicules et renvoient à la table des sommaires).

ADLER (J.-C.). Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100	DEWAMBEZ. Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100	FOULD (M ^{me} Consuelo). Le Figuier de Lilot	100
BAC (Ferdinand). Automobile-Revue	94	DOMENECH. Leçon de Mandoline (Hors texte)	98	GENTILE DA FABRIANO. Les Mages à Florence	94
BARTOLOMEO-VENEZIANO. Le Costume féminin au temps des Précurseurs	101	DUBUFE (Guillaume). Ateliers d'Artistes	98	GÉRÔME (J.-L.). Ateliers d'Artistes	98
BENJAMIN-CONSTANT. Atelier d'Artistes	98	DUPRÉ (Jules). Le Passage du Gué	101	GHIRLANDAJO. Le Costume féminin au temps des Précurseurs	101
BENOZZO GOZZOLI. Les Mages à Florence	94	DURAND-LORIENTAIS. Femmes bigolantes de Venise (Hors texte)	102	GOYA Y LUCIENTES. Les nouvelles Acquisitions du Musée du Louvre	103
BESNARD (Albert). Ateliers d'Artistes	98	FÉLIX (Léon-Pierre). « Matri Meae »	102	GROLLERON (Paul). Le dernier de Waterloo	100
BONNAT (Léon). Ateliers d'Artistes	98	— Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100	GUELDRY (J.-P.). La Guerre en Dentelles (Hors texte, double prime)	98
BOTTICELLI. Les Mages à Florence	94	FEURE (De). L'Éblouissement	105	GUILLON (F.-A.). Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100
BOUCHÉ (A.). Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100	FLAMENG (François). Ateliers d'Artistes	98	GUILLONNET (O.). Au Guy l'an neuf (Couverture)	94
BOUYSSSET (Firmin). Chez le Bonhomme Noël	94	— Portrait de Mademoiselle Marie F.	104	— Les quatre Saisons	105
CAIN (Georges). La Bouquetière du Pont-Neuf (Hors texte)	95	— La Garde montante	104	HEIDBRINCK. La Confession d'un Pêcheur à la ligne	99
CAROLUS-DURAN. Ateliers d'Artistes	98	— Les Joueurs de boules au quartier général	104	HENNER (J.-J.). Ateliers d'Artistes	98
CARPACCIO. Le Costume féminin au temps des Précurseurs	101	— Le Café de Frascati	104	HOUDON. Les nouvelles Acquisitions du Musée du Louvre	103
CHALON. 1898, Calendrier (Hors texte)	94	— La première idée du Waterloo	104	JEANNIN (H.). Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100
CHIALIVA. Chasse défendue (Couverture)	95	— Portions de la Décoration de la Sorbonne et du Grand-Théâtre de Moscou	104	KOWALSKI. Valse nonchalante	105
CHOCARNE-MOREAU. Dépêche-toi ! (Hors texte)	100	— Portrait de S. M. l'Impératrice douairière de Russie	104	LANÇON (Michel). Roses d'Été (Hors texte)	100
— L'Occasion fait le Larron (Hors texte)	101	— Portrait de S. A. I. Madame la Grande-Duchesse Wladimir	104	LAURENT-DESROUSSEAUX. La légende de l'Ange noir	100
CRAMPÉL (M ^{me} Paule). L'Eternel Pèlerin	101	— Portrait de S. A. S. Madame la Princesse Youssopoff	104	LEFEBVRE (Jules). Ateliers d'Artistes	98
DETAILLE (Edouard). Après la Charge, 1807 (Hors texte grand format)	105	— Portrait de Madame la Comtesse de Kersaint	104	LELOIR (Maurice). Le Pont au Change, Paris 1750 (Hors texte grand format)	105
— L'Armée française	96	— Portrait de Mademoiselle O. Pastre	104	LEMAIRE (M ^{me} Madeleine). Ateliers d'Artistes	98
— L'Armée du Second Empire	96	— Portraits de Mesdames Laveissière, Albert Menier, etc.	104	LEFTWICH DODGE (W. de). Automne (Couverture)	103
— Cheval-légers lanciers (Couverture)	96	— Lancier de la Garde 1807, (Hors texte)	104	— Printemps (Couverture)	98
— Dans l'Atelier de Detaille	96	— Aux Iles Borromées Campagne d'Italie, 1796 (Hors texte)	104	LOUSTAUNEAU. Alpains de France et d'Italie	103
— La Défense nationale. Edouard Detaille, notice biographique	96	— La Peinture (Couverture)	104	LUNOIS. La Dompteuse de Bois-Colombes	95
— L'Esthétique de Detaille	96			MARCHETTI. Alpains de France et d'Italie	103
— Le Renseignement (Hors texte)	96			MAROLD. La Leçon des Enfants	94
— 7 ^e Cuirassiers, officier supérieur (Hors texte)	96			MAYER (H.). Le Magicien et le Douanier	101
— L'Œuvre Napoléonienne	96			MÉTIVET (Lucien). L'Ombrelle	102
				METZMACHER. Le Bouquet (Hors texte)	103
				MEYER (Georges). Entre deux Feux (Hors texte)	103
				MICHIE. Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898	100

MOREAU (Adrien). <i>La Pêche aux Crevettes</i> (Couverture).	101	REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES INSTANTANÉES. <i>La reine Victoria à Cimiez</i>	98	ROSSI (Lucius). <i>Mademoiselle de Noyan</i>	99
MORIN (Louis). <i>Le Fermier de Jouy</i>	100	— <i>La Revue navale du 14 août</i>	102	ROUX (George). <i>La Moisson</i> (Couverture)	100
— <i>L'Ironie de la Destinée</i>	105	— <i>La Salle des Moulages au Musée du Louvre</i>	103	SCHRETTTER (A. von). <i>Un Combat de Béliers en Tyrol</i>	100
MYRBACH (F. de). <i>Les Aérostats aux Armées de la République</i>	102	— <i>Le second lancement de la passerelle du pont Alexandre III</i>	103	SINIBALDI. <i>Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898</i>	100
— <i>Le Combat de Nicopolis, 1799</i>	103	— <i>La Semaine Sainte à Seville</i>	98	TOUSSAINT (P.). <i>Tu vas tâter du martinet!</i> (Hors texte)	101
NICOLLET. <i>Menuet</i> (Hors texte)	94	— <i>Les Sports de la Glace aux Etats-Unis</i>	95	UMBRICHT. <i>Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898</i>	101
NOTOR (de). <i>Athènes s'amuse</i>	101	— <i>Stéphane Mallarmé</i>	103	VALLET (L.). <i>Les Chevaux et les Carrosses sous Louis XV</i>	99, 102
NYS (Carl). <i>Sous la Tonnelle</i> (Hors texte)	99	— <i>La Svetlana</i>	95	— <i>Au Manège</i> (Hors texte)	99
PARIS (Alfred). <i>Noël d'Afrique</i>	105	— <i>La Tunisie</i>	97	— <i>Le Traîneau</i> (Hors texte)	102
PETRUS CRISTUS. <i>Le Costume féminin au temps des Précurseurs</i>	101	PIERO DELLA FRANCESCA (attribué à). <i>La Madone du Louvre</i>	100	VEBER (Jean). <i>L'autre point de vue</i>	102
REPRODUCTIONS PHOTOGRAPHIQUES INSTANTANÉES. <i>Alpins de France et d'Italie</i>	103	PILLE (Marcel). <i>La Châtelaine blanche</i>	105	WAGREZ (Jacques). <i>Nuit d'Été</i> (Couverture)	102
— <i>Ateliers d'Artistes</i>	98	— <i>Une Chevauchée du dernier nier des Coucy</i>	101	WERY (E.). <i>Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898</i>	100
— <i>Une Chasse au Faucon en Angleterre</i>	102	PRÉVOT-VALÉRI. <i>Les Médailles de la Peinture au Salon de 1898</i>	100	WOSTRY. <i>Le Pesage</i> (Couverture)	99
— <i>Chez le Bonhomme Noël</i>	94	PUVIS DE CHAVANNES. <i>Ateliers d'Artistes</i>	98	X. <i>Une Inconnue</i>	95
— <i>Chez Ménelik</i>	95	RÉGAMEY (Félix). <i>L'Épingle à cheveux</i>	99	XX. <i>Avant la Fantasia</i> (Hors texte)	97
— <i>Les Dangers du Symbolisme</i>	95	RODIN. <i>Autour d'une Statue</i>	99	— <i>Cavaliers Berbères</i> (Hors texte)	97
— <i>Fête champêtre à Villepreux</i>	100	ROSSI (Lucius). <i>La bonne Fée</i> (Couverture)	105	— <i>Femme mauresque</i> (Couverture)	97

TABLE DES FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS

AVEC L'INDICATION DE PLACEMENT POUR LE RELIEUR.

94. — JANVIER		98. — MAI		102. — SEPTEMBRE	
1898, Calendrier, par CHALON, en regard de la page	IV	<i>La Guerre en Dentelles</i> , épisode de la guerre de Sept-Ans (double prime), par J.-F. GUELDRY, entre les pages	92 et 93	<i>Femmes bigolantes, à Venise</i> , par DURAND LORIENTAIS, en regard de la page	XXXI
<i>Menuet</i> , par NICOLLET, en regard de la page	16	99. — JUIN		<i>Le Traîneau</i> , par L. VALLET, en regard de la page	174
95. — FÉVRIER		<i>Au Manège</i> , par L. VALLET, en regard de la page	112	103. — OCTOBRE	
<i>La Leçon de Mandoline</i> , par DOMENECH, en regard de la page	VIII	<i>Sous la Tonnelle</i> , par CARL NYS, en regard de la page	120	<i>Entre deux Feux</i> , par G. MEYER, en regard de la page	XXXVI
<i>La Bouquetière du Pont-Neuf</i> , par GEORGES CAIN, en regard de la page	36	100. — JUILLET		<i>Le Bouquet</i> , par METZMACHER, en regard de la page	192
96. — MARS		<i>Roses d'Été</i> , par MICHEL LANÇON, en regard de la page	128	104. — NOVEMBRE	
<i>7^e Cuirassiers. Officier supérieur (1807)</i> , par EDOUARD DETAILLE, en regard de la page	XII	<i>Dépêche-toi!</i> par CHOCARNE-MOREAU, en regard de la page	140	<i>Lanciers de la Garde (1809)</i> , par FRANÇOIS FLAMENG, en regard de la page	XL
<i>Le Renseignement</i> , par EDOUARD DETAILLE, en regard de la page	48	101. — AOÛT		<i>Aux Iles Borromées</i> , par FRANÇOIS FLAMENG, en regard de la page	216
97. — AVRIL		<i>Tu vas tâter du martinet</i> , par P. TOUSSAINT, en regard de la page	152	105. — DÉCEMBRE	
<i>Avant la Fantasia</i> , en regard de la page	68	<i>L'Occasion fait le Larron</i> , par CHOCARNE-MOREAU, en regard de la page	160	<i>Après la Charge (1807)</i> , par EDOUARD DETAILLE (format 64×84)	
<i>Cavaliers Berbères</i> , en regard de la page	76			<i>Le Pont au Change, Paris 1750</i> , par MAURICE LELOIR (format 64×84)	

TABLE DES COUVERTURES EN COULEURS

94. — JANVIER. — <i>Au Gui l'an neuf!</i> par GUILLONNET.	98. — MAI. — <i>Printemps</i> , par W. DE LEFTWICH DODGE.	102. — SEPTEMBRE. — <i>Nuit d'Été</i> , par WAGREZ.
95. — FÉVRIER. — <i>Chasse défendue</i> , par CHIALIVA.	99. — JUIN. — <i>Le Pesage</i> , par WOSTRY.	103. — OCTOBRE. — <i>Automne</i> , par W. DE LEFTWICH DODGE.
96. — MARS. — <i>Cheval-légers lanciers (1813)</i> , par EDOUARD DETAILLE.	100. — JUILLET. — <i>La Moisson</i> , par GEORGES ROUX.	104. — NOVEMBRE. — <i>La Peinture</i> , par FRANÇOIS FLAMENG.
97. — AVRIL. — <i>Femme Mauresque</i> .	101. — AOÛT. — <i>La Pêche aux Crevettes</i> , par ADRIEN MOREAU.	105. — DÉCEMBRE. — <i>La bonne Fée</i> , par LUCIUS ROSSI.

PORTRAITS

Baillot (V.) (le dernier de Waterloo)	100	Detaille (Edouard)	96	Lemaire (M ^{me} Madeleine)	98
Balzac (Honoré de)	99	Dubufe (Guillaume)	98	Mallarmé (Stéphane)	103
Benjamin-Constant	98	Faure (Félix)	94	Ménelik	95
Besnard (Albert)	98	Flameng (François)	98, 104	Millet, résident général à Tunis	97
Bonnat (Léon)	98	Gérôme (J.-L.)	98	Sidi-Alt, bey de Tunis	97
Carolus Duran	98	Henner	98	Taitou (la reine)	95
Caron (M ^{me} Rose)	98	Lefebvre (Jules)	98	Victoria (S. M. la reine)	98
Daudet (Alphonse)	94				

Kairouan, la Ville Sainte

Lorsque le vaillant Akbah, qui conquiert en un temps de galop tout le nord de l'Afrique et lança son cheval jusqu'au poitrail dans les flots de l'Atlantique, eut résolu de doter d'une ville ses braves compagnons d'armes, en l'an 47 de l'Hégire, il ne voulut point que la cité nouvelle s'élevât sur les bords de la mer, en butte aux incursions des flottes infidèles. Il conduisit les disciples du Prophète à douze milles dans l'intérieur, au milieu du désert, à l'endroit même où six ans auparavant Mouaïa avait, par ordre du kalife, bâti quelques masures. « Eh

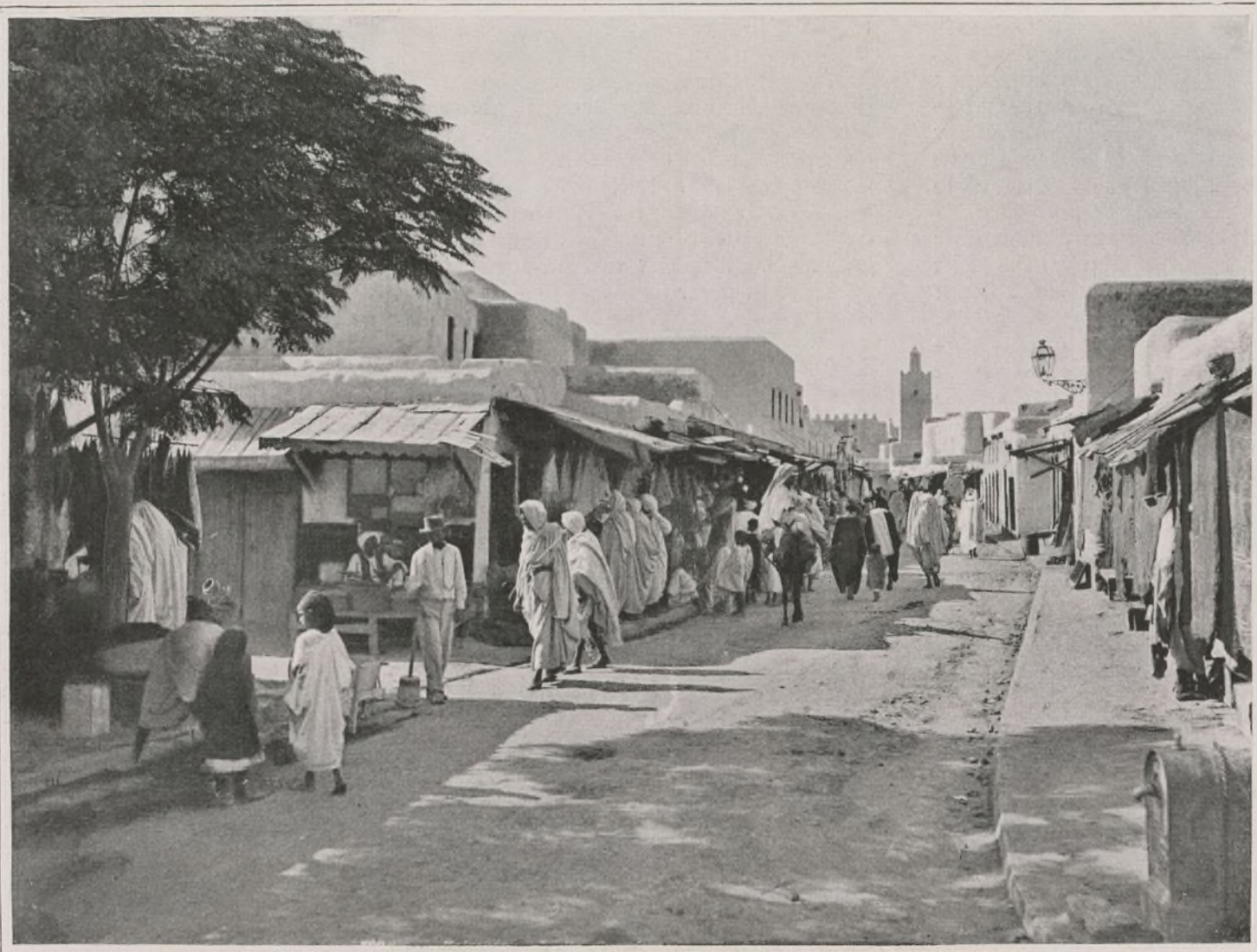
mal teintes. Le Gouvernement français a résolu depuis quelque temps déjà de tenter une restauration de cette industrie et de rendre ainsi à l'art tunisien le plus beau des joyaux de sa couronne. M. Lourties, lors de son passage au Ministère du Commerce, chercha dans le monde du haut négoce français la personnalité qui lui parut la plus qualifiée pour être chargée de cette étude et son choix, qui eut l'approbation de tous les commerçants français, se porta sur le Directeur des Magasins de la Place Clichy, homme énergique et modeste, qui, sans ostenta-

tion et sans éclat, mais avec méthode et opiniâtreté est arrivé si heureusement à développer les relations commerciales de la France avec les pays musulmans. Une mission officielle lui fut confiée en 1894 et il partit pour Kairouan. Les résultats de ses travaux ont été consignés dans un rapport déposé aux archives du Ministère et qui n'a pas été livré à la publicité. Ce rapport conclut que pour restaurer à Kairouan l'antique industrie des tapis de luxe tout est à faire. Les Kairouanais ont perdu la tradition et le sens artistique : adieu le travail des laines, les soins de la teinture et du tissage, adieu la souplesse des nuances et la variété des dessins.

Combien nous sommes loin du scrupule rigoureux avec lequel les populations de l'Anatolie fabriquent les merveilleux tapis qui couvrent nos planchers parisiens. Chaque année, au commencement du printemps, les pasteurs kurdes se rendent au marché de Siwrihassar pour y vendre la laine de leurs troupeaux ; les bons fabricants ne vont pas l'acheter ailleurs ; ils la confient ensuite à des femmes qui la lavent dans les ruisseaux tièdes, la séchent au grand soleil, la mettent en écheveaux et la portent aux teintureries quelque peu primitives de Koula, de Ghiordès et d'Ouchac. C'est dans ces teintureries que la surveillance la plus étroite doit être exercée, car les mille produits de contrefaçons que les Allemands répandent par le monde commencent à y pénétrer et il faut toute la vigilance des fabricants et des exportateurs pour leur en fermer la porte. Lisez d'ailleurs dans le *Figaro* du 19 octobre 1895, le très intéressant article dans lequel

M. F. Moreau traite de cette question, non sans rendre à nos commerçants français, et particulièrement aux belles entreprises de la Place Clichy, l'hommage qui leur est si légitimement dû.

En Tunisie, rien de semblable. Le jour où l'on voudra restaurer l'industrie d'art des tapis de Kairouan, il faudra rapprendre aux femmes comment on doit laver et préparer la laine, il faudra créer des teintureries où l'on s'efforcera d'obtenir des tons moins criards et plus tenaces, il faudra surtout lutter contre l'engourdissement des tisseuses et refaire entièrement leur éducation, les habituer aux beaux dessins des tapis de Turquie, aux nuances douces, aux points serrés. C'est une montagne d'indolence qu'il faudra soulever, — et pour se heurter encore aux difficultés douanières qui paralysent en ce moment toute tentative nouvelle. Les premiers essais, tentés en 1896 par la Place Clichy, avec l'appui très efficace du Gouvernement français, ont donné des résultats sinon pratiques, du moins fort intéressants



LA RUE SAUSSIER, A KAIROUAN (Cliché Neurdein)

quoi, s'écrièrent les compagnons d'Akbah, tu veux que nous élevions une ville à cette place où les bêtes féroces et les serpents ont établi leur repaire ». Mais Akbah, invoquant le Très-Haut, s'adressa aux animaux et leur dit : « O vous, bêtes féroces, et vous, serpents, apprenez que nous sommes les envoyés d'Allah, et quittez ces lieux où nous avons décidé de nous établir : sinon nous vous tuerons par le fer. » Et aussitôt les serpents et les bêtes féroces s'éloignèrent et disparurent avec leurs petits.

Ainsi fut fondée Kairouan.

Et après que l'enceinte des murs eut été dessinée, quand Akbah ordonna de bâtir la mosquée, les pierres vinrent s'aligner d'elles-mêmes et occuper l'emplacement qui devait leur être assigné.

Trente-cinq ans plus tard Hassan faisait raser le saint édifice devenu trop petit pour les fidèles et il en élevait un second qui dut lui-même faire place, dès l'an 155 de l'Hégire, — 772 de notre ère, — à la grande mosquée actuelle, dont la renommée a passé les monts et les déserts et dont on peut encore aujourd'hui admirer la puissante et grandiose architecture.

Créée sous d'aussi heureux présages, ayant reçu avant même d'être sortie de terre les preuves les plus miraculeuses de la haute protection d'Allah, Kairouan, la Ville Sainte, grandit sans cesse, attirant dans ses murs les plus pieux des fidèles que l'Islam avait répandus sur la terre d'Afrique.

Et de tant de gloire, de tant de splendeur ne reste plus aujourd'hui que le souvenir assez puissant encore pour jeter l'émotion poignante dans l'âme du voyageur qui, à travers le désert, s'avance vers la ville mystérieuse et sainte, semblable à un îlot de pierres au milieu de l'Océan. C'est là qu'à l'époque de la conquête nos soldats pensaient trouver la dernière résistance : on craignait que le fanatisme poussât tous les fidèles à faire de leurs corps un rempart à la Ville Sainte ; le général Saussier y pénétra sans coup férir.

Kairouan n'est plus qu'une ville morte ; adieu son commerce et son industrie. Et cependant au temps de sa grandeur il n'était pas de fabrication plus célèbre, de trafic plus prospère que ceux de ses magnifiques tapis. Pendant des siècles, Kairouan en a vendu par millions sur tous les marchés de l'Europe. Il est à remarquer que dans tous les pays musulmans c'est surtout dans les grands centres religieux que s'est développée l'industrie des tapis. C'est qu'à l'origine les tapis n'étaient destinés qu'aux lieux saints ; sur leurs laines aux éclats fulgurants le fidèle se prosternait pour la prière, et les tapis en tiraient un caractère sacré. On trouve encore assez fréquemment en Asie-Mineure des tapis sur lesquels on lit une sentence pieuse, un verset du Coran : ceux-là ne sortent pas de l'Empire turc ; les douanes du Sultan les arrêtent au passage. Fort heureusement pour les amateurs, il existe en Orient d'autres tapis de prières, tout aussi rares, tout aussi précieux et que les grands importateurs des capitales d'Europe, — tels en France nos magasins de la Place Clichy, — vont aller chercher bien loin dans les terres, aux alentours des anciennes mosquées.

C'est également des tapis de prières que Kairouan a fabriqués à l'origine. Et, — trop cruelle décadence ! — ceux qu'on y vend aujourd'hui sont de très vulgaires tapis algériens, laids, aux tons criards où le vert cru domine, aux dessins lourds, aux laines mal travaillées et



UN CAMPMENT AUX ENVIRONS DE KAIROUAN

au point de vue artistique. Alors que les anciens tapis de Kairouan sont très doux de tons avec des fonds d'ocre passé, larges de dessin, peu épais ; alors que les tapis nouveaux sont crus, d'un point très peu serré et couverts de nœuds qui semblent sortir de la trame, les tapis qui furent alors copiés à Kairouan sur ceux d'Anatolie présentent une certaine largeur de composition, avec des tons plus gris, plus mélangés que ceux de l'original, avec un point peut-être moins serré, mais avec une égale hauteur de laine.

Ces résultats ne pouvaient manquer d'attirer l'attention d'un homme d'initiative et d'action tel que notre Ministre actuel du Com-



CHANTEUSE ARABE (Cliché Lekegian)

leurs. Et voici enfin les fabricants de ces objets en cuivre mince que nous avons vu façonner et vendre à l'Exposition de 1889, gobelets,

merce et de l'Industrie. Et je crois pouvoir affirmer que si le sort de la restauration de cette grande industrie, religieuse et artistique, des tapis de Kairouan, dépendait du Gouvernement seul, l'œuvre serait dès à présent entreprise.

Kairouan n'a plus d'industrie, mais ses souks ou marchés n'en sont pas moins intéressants et brillamment aménagés. Les rues du Général-Saussier et du Colonel-Boussennard, les plus importantes et les plus mouvementées, y conduisent.

Les passages par lesquels on circule entre eux sont tous voûtés ou couverts de planches, de sorte qu'on y jouit d'une très agréable fraîcheur. Aussi est-ce le but de toutes les promenades. Voici un cordonnier qui travaille en public, pliant ses babouches et les collant à des semelles recourbées. Voyez plus loin, l'indispensable maroquinier dont la boutique est remplie de mille bibelots brodés et incrustés, porte-cigares, portemonnaie, harnais de toutes sortes, semblables à ceux que nous retrouverons au retour sous les galeries de la rue de Rivoli. Dans le souk des libraires sont accumulés les vieux manuscrits arabes. A côté pendent, éclatants sous le soleil, mille échevaux de soies teintes de toutes les couleurs.

plateaux, aiguillères aux dessins mystérieux et multiples. Voulez-vous emporter un souvenir de la Ville Sainte? achetez ce bibelot de cuivre que vous aurez vu faire, et gardez-vous surtout d'aller en chercher de plus élégants dans la boutique où on les vend tout faits; car si vos regards tombaient sur les factures du marchand, vous risqueriez fort de découvrir qu'ils viennent de Moscou ou plus simplement de Villedieu-les-Poêles.

J'en dirai tout autant des souks des marchands de tapis, car il me faut y revenir: n'est-ce pas l'endroit le plus visité par les Européens, que l'antique réputation de Kairouan hypnotise encore? Méfiez-vous; ces prétendus tapis de la Ville Sainte, aux tons trop doux pour qu'ils soient authentiques, ne sont le plus souvent que des copies arrivées récemment de Smyrne: savamment le marchand les a troués par endroits et leur a donné de la sorte une indiscutable apparence de défroque antique.

Ainsi chez nous on habille de toiles d'araignées maintes bouteilles étiquetées Château-Margaux ou Chablis-Moutonne.

Voici à ce sujet une bien amusante anecdote:

Je reçus, il y a deux ans, d'un ami qui faisait en Tunisie son voyage de noces, l'aveu que son premier désaccord conjugal venait d'éclater, à Kairouan, au sujet d'un tapis que sa jeune femme voulait acheter à tout prix et qu'il trouvait laid et horriblement cher. Je pris bien vite ma plume de Tolède et lui répondis: « Votre charmante femme a mille fois raison; on ne va pas à Kairouan sans y acheter un tapis capable d'attester qu'on a vu la Ville Sainte. Au retour, vous le relèguerez dans la chambre d'amis, c'est entendu; mais du moins il sera là. Certes, pour vos salons, pour vos appartements privés, vous irez tout bonnement à la Place Clichy, comme tout le monde; vous arriverez précisément à Paris en Avril; c'est l'époque où l'on solde des belles pièces employées à la décoration du Concours hippique. Ce sera autrement beau, autrement riche que votre modeste carpette de Kairouan, mais du moins elle empêchera les méchantes langues de dire que vous avez passé à Fontainebleau votre lune de miel. »

J'étais mieux placé que quiconque pour parler ainsi, car moi-même j'avais cédé au goût des achats sur place et ramené de Tunisie une demi-douzaine de vieux Smyrne. Et cependant, comme tout le monde, j'avais été averti de l'erreur où j'allais tomber. Mais l'expérience des autres n'a jamais servi à personne.

Et puis, ce n'est pas seulement pour les pieux enfants du désert, c'est aussi pour l'Européen sceptique que l'enchantement dure toujours: Kairouan, même en ruines, sera toujours la Ville Sainte intangible, la cité resplendissante de toutes les opulences et de toutes les gloires.

FR. NIVET.



UNE CARAVANE DE TAPIS, A KAIROUAN (Cliché des Magasins de la Place Clichy)

LUNDI
25 AVRIL
Grande Mise en Vente
et Solde

A LA
PLACE CLICHY

DES TAPIS
MEUBLES & TENTURES
Ayant décoré le
Concours Hippique

Les Progrès de la Véloçipédie

Une des choses les plus étonnantes de notre époque — où il y en a tant — c'est le progrès rapide qu'a fait la vélocipédie, et comme propagation et comme perfectionnement.

Sans remonter au rudimentaire *vélocifère* de nos grands papas, voyez seulement ce vélocipède de 1868, dont on a tant parlé et pour lequel on a tant plaisanté le pauvre petit prince impérial. Le mouvement imprimé par une pédale à la roue de devant était des plus élémentaires comme mécanique. A chaque poussée du pied correspondait un unique tour de roue. De sorte que pour obtenir un peu de vitesse, il fallait faire faire des roues gigantesques, sur lesquelles on se juchait à grand'peine et où il fallait un talent d'acrobate pour se maintenir...

Ce fut un cri de surprise quand, à ce vélocipède grossier et monstrueux, fut substituée la première bicyclette. Plus de roue disproportionnée, plus d'efforts terribles pour la faire mouvoir. Le mouvement transmis d'une pédale à la roue de derrière par la chaîne parut le dernier mot de la perfection...

Et pourtant ce n'était que le début. La bicyclette d'alors, massive, lourde avec ses grosses roues de bois, cerclées de fer demandait des efforts, imposait une fatigue qui permettait tout au plus une course d'une demi-heure. Essayer un trajet plus long eut été s'exposer à une terrible courbature.

Successivement on arriva à rendre la bicyclette plus légère, sans être moins solide. Contrairement à l'idée des premiers constructeurs, on diminua de plus en plus sa taille, sans diminuer sa vitesse. Le blindage de fer fut remplacé d'abord par un caoutchouc plein, puis par un caoutchouc creux, enfin par le pneumatique actuel.

De sorte que nous pouvons dire sans crainte d'être démentis qu'il existe autant de différence entre la bicyclette de 1898 et celle de 1889, qu'il y en avait entre celle-là et le vélocipède de 1868.

La majeure partie de ce progrès a été réalisée par les fabricants qui, sans s'occuper de la question de prix, ont cherché avant tout à faire bien, mieux et mieux encore. Et le public, — nous entendons le public connaisseur, c'est-à-dire véritable amateur de vélocipédie — a été de leur avis. On a pu croire un instant que le luxe était une superfluité et que les machines d'un bas prix pouvaient avoir quelque mérite. La désillusion est vite venue et le cycliste sérieux et soucieux de son intérêt, est aujourd'hui disposé à payer le prix raisonnable et consciencieux que vaut une bonne et sérieuse marchandise. En outre, il a appris à savoir que la valeur de la garantie dépend entièrement de celui qui la donne.

C'est pour cela que chaque année a augmenté le succès de la Cleveland, véritable création mécanique, d'un ordre supérieur et dont les nombreux perfectionnements apportés sans cesse à sa fabrication, sont la résultante d'un savoir plus approfondi et d'une expérience plus vaste.

La Cleveland est à la machine ordinaire du commerce ce que le pur-sang est au cheval de fiacre, ce qu'un yacht de course est à une barque de pêcheur.

La réputation des bicyclettes Cleveland est répandue, non pas seulement en Amérique, où sa marque — le Peau-rouge, franchissant le désert sur sa machine — est devenue populaire, mais aussi en Europe et en Australie. Dans tous les pays où l'on « cycle » la Cleveland est considérée comme la machine *type*, celle qui tient la tête du mouvement et qui sert de modèle aux autres. Chaque année la maison a créé une nouveauté. En 1895, c'était le pédalier étroit et les roulements hermétiques à bain d'huile. En 1896, les merveilleux gros tubes fabriqués par ses usines et dont le succès fut si grand. Les roulements « Burwell » du nom de l'ingénieur de la maison Cleveland qui les a créés, sont l'idéal de la précision, de la douceur, de la perfection. Enfin jusque dans les pneumatiques, guidons, selles et chaînes, la fabrication des usines H.-A. Lozier & Co, Cleveland, Ohio, affirme une incontestable supériorité.

Des chiffres, dont l'éloquence est suffisante, prouveront que la Lozier & Co est la plus grande manufacture de cycles du monde.

	Hectares	Ares	Centiares
Toledo, Ohio: bicyclettes Cleveland complètes . . .	179	67	03
Westfield, Mass. bicyclette Wiesfield . . .	145	27	68
Toronto, Canada, bicyclette Cleveland pour le Canada . . .	81	33	88
Thompsonville, Conn. pièces détachées pour Toledo . . .	54	63	05
Elwood City, Pa: Tubes Shelby . . .	147	70	49
Greenville, Pa: tubes . . .	121	40	13
Superficie totale des ateliers . . .	730	02	26

La production, en toute activité, est de 400 machines par jour, c'est-à-dire une machine complètement finie par chaque minute et demie de journée de travail!

Nous ne nous étendrons pas sur les diverses catégories de machines qui sortent de ces ateliers gigantesques: Cleveland de route, Cleveland de dame, Cleveland de piste, tandem Cleveland hommes, tandem mixte, Bicyclettes à 550, 450 et 350 francs. On peut du reste

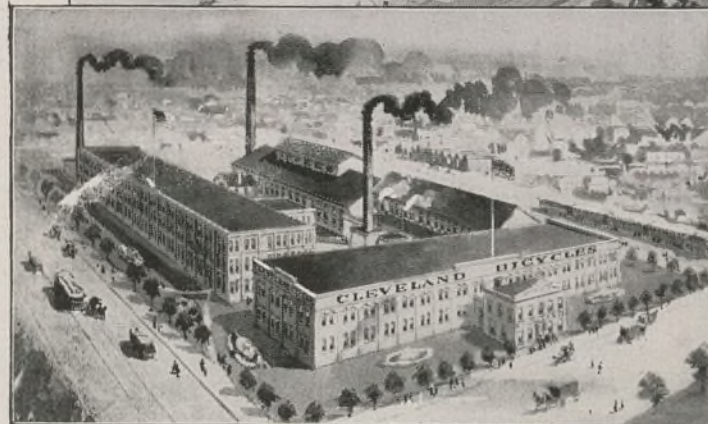
les voir, c'est-à-dire les admirer au siège de la maison pour Paris, 6, place de la Madeleine et dans les immenses ateliers et entrepôts de la Cité du Retiro (rue Boissy-d'Anglas), où se trouve un stock de plusieurs milliers de machines Cleveland de tous mo-

dèles, ainsi que des pièces détachées en grande profusion pour toute espèce de réparations.

Nous nous contenterons d'appeler l'attention sur un suprême perfectionnement: le changement de vitesse de la *Cleveland*, qui permet de passer instantanément et à n'importe quelle allure, d'une grande multiplication à une petite et *vice versa*. Cet appareil donne facilité à un cycliste peu expérimenté, de gravir une côte très raide avec peu d'efforts.

Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que, de même que ses usines sont les plus considérables, la Cleveland est la première machine du monde.

DUHAMEL.



VUE DES DIFFÉRENTES USINES DE LA CLEVELAND-CYCLES

CLEVELAND Cycles

